

le phare

journal n° 19

centre culturel suisse • paris



JANVIER - MARS 2015

EXPOSITIONS • PIERRE VADI • NICOLAS PARTY • RÉMY ZAUGG / MUSIQUE • KIKU + BLIXA BARGELD + BLACK CRACKER
ARCHITECTURE • CHARLES PICTET • PHILIPPE RAHM • FUHRMANN HÄCHLER / THÉÂTRE • CÉDRIC LEPROUST • MILO RAU
GRAPHISME • BONBON / ÉVÉNEMENT • CONSTELLATION POLAR AVEC STEVE WYNN, PERRINE VALLI,
MARTHE KRUMMENACHER, GEERT GOIRIS / PORTRAIT • PATRICK FREY / INSERT D'ARTISTE • PATRICK GRAF

Pinot Noir Blauburgunder Clevner

Les vins suisses. Quel que soit leur nom, on est au moins d'accord sur leur qualité.



A consommer avec modération

LES VINS SUISSES Suisse. Naturellement.



Sommaire

4 / • EXPOSITIONS

Situation d'immersion sensorielle

Pierre Vadi

8 / **Devant e(s)t derrière, et inversement**

Nicolas Party

9 / **Du tableau au monde**

Rémy Zaugg

10 / • GRAPHISME

Bonbon : Les formes et l'écoute

Bonbon

11 / • DANSE

Éroder le mouvement, imperceptiblement

Yasmine Hugonnet

12 / • ARCHITECTURE

Mille images, une architecture

Charles Pictet

13 / **Éloge du climat**

Philippe Rahm

14 / • ÉVÉNEMENT

Portrait de l'artiste en coureur de fond

Constellation Polar avec Steve Wynn, Perrine Valli, Marthe Krummenacher, Geert Goiris

17 / • ARCHITECTURE

La complexité de la simplicité

Andreas Fuhrmann et Gabrielle Hächler

18 / • MUSIQUE

Pas grand, vaillant

KiKu + Blixa Bargeld + Black Cracker

19 / • INSERT D'ARTISTE

Patrick Graf

23 / • THÉÂTRE

Le sourire de nos morts

Cédric Leproust

24 / • THÉÂTRE / • CINÉMA

Un artiste au cœur du « politique »

Milo Rau

26 / • PORTRAIT

Je est un autre

Patrick Frey

31 / • LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France

Expositions / Scènes

33 / • MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Arts / Littérature / Cinéma / Musique

38 / • ÇA SE PASSE AU CCS

39 / • INFOS PRATIQUES

UN LIEU

Rémy Zaugg, *UN LIEU – Notes, études*, 1985-1988
acrylique sur toile, imprimé sérigraphié, 10,5 x 41 x 2 cm

Un lieu, ensemble

En 2015, le Centre culturel suisse allume ses 30 bougies ! L'histoire a commencé en octobre 1985 avec une exposition Fischli & Weiss. Un livre à paraître au début de l'automne tentera un « portrait » de l'institution, forcément subjectif, mais respectueux des formidables projets artistiques qui ont donné vie à ce lieu particulier. Ce sera une manière « d'être avec » des artistes qui se sont succédé ici, que nous connaissons ou pas, vivants ou disparus, qui ont à la fois écrit l'histoire du lieu et pour lesquels le CCS a compté. En automne toujours, nous célébrerons véritablement cet anniversaire, avec un projet sous forme d'exposition/festival dédié à la performance dans le sens large du terme. Des artistes issus des arts visuels et des arts vivants se mêleront dans une scénographie imaginée par des architectes et accompagnée par un site web nourri au fil du développement du projet.

D'ici là, nous vous proposons deux riches programmes pluridisciplinaires, respectivement du 16 janvier au 29 mars et du 17 avril au 12 juillet. Une nouveauté : les deux premiers artistes exposés réaliseront, chacun, une intervention en extérieur. Pierre Vadi, d'une part, réorganise la cour en construisant quatre sculptures-pots pour les arbustes, et, d'autre part, Nicolas Party conçoit une œuvre pour la grande porte d'accès à cette même cour, du côté du passage des Arbalétriers. Ces deux propositions interpellent le visiteur avant l'entrée aux expositions. Cette action commune fait aussi partie de ce qui nous motive à organiser une exposition de l'œuvre intransigeante de Rémy Zaugg, dix ans après sa mort. Un projet qui se fait en concertation avec des interlocuteurs en Allemagne, en France et en Suisse, dont certains lui rendront aussi hommage publiquement. Dans une logique similaire, nous accueillons le metteur en scène Milo Rau, adepte d'un théâtre politique très engagé, en partenariat avec Nanterre-Amandiers, un centre dramatique national en pleine mutation artistique. L'être ensemble et les collaborations concernent aussi les artistes. Le duo romand KiKu, qui sort un album et fait une tournée avec deux musiciens invités aussi différents que le rockeur berlinois Blixa Bargeld et le slameur new-yorkais Black Cracker. Le duo d'architectes zurichois Fuhrmann Hächler, qui construit des maisons pour plusieurs amis, artistes et galeristes alémaniques de premier plan. Ou encore Polar, alias Eric Linder, musicien, programmeur, qui multiplie les collaborations, notamment avec des chorégraphes et d'autres musiciens. Nous dirigerons les projecteurs sur lui avec sa « constellation » qui permettra de mieux comprendre la large palette de son activité foisonnante. Et nous avons élargi sa famille artistique, en lui présentant le photographe belge Geert Goiris. Ensemble, ils préparent un projet inédit, alliant photographies projetées et musique *live*.

Le CCS est un lieu de création, de présentation et de diffusion. C'est aussi un lieu de partage, de discussion, de brassage de publics. Que ce soit avec d'autres lieux culturels ou avec des artistes, le CCS privilégie « l'être ensemble », d'une manière concertée et qui fait sens pour chacun, toujours avec une volonté de prospection et de forces de propositions.

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Couverture : Pierre Vadi, *Traduire, dit-elle*, 2014, casquette brodée. © Annik Wetter

Situation d’immersion sensorielle

Espaces modifiés, murs colorés, jeux de transparence et de lumière, les propositions de Pierre Vadi perturbent la perception des lieux. Son exposition se déploie de la cour à la grande salle du CCS avec des interventions *in situ* et plusieurs sculptures inédites.

—— Entretien avec l’artiste par Jean-Paul Felley & Olivier Kaeser

● **EXPOSITION**

16.01 – 29.03.15
Pierre Vadi
Plus d’une langue

Repères biographiques
Pierre Vadi (né en 1966) vit à Genève. Il a étudié à l’ESAV à Genève (aujourd’hui HEAD). Parmi ses expositions personnelles, relevons celles à l’Ancien Pénitencier à Sion pour la Triennale Valais 2014, à la Villa Bernasconi à Lancy/Genève (2013), au Château d’eau dans le cadre du Printemps de Septembre à Toulouse, au Mamco à Genève (2009), au Swiss Institute à New York, à la Zoo Galerie à Nantes, au Crédac à Ivry (2008), au Spot au Havre (2007), à la Salle de bains à Lyon, au Kunsthaus Baselland à MuttENZ (2005), au Kunsthaus à Glaris (2004), à attitudes à Genève et à Trafó à Budapest (2002). Il a participé à des expositions à la galerie Gregor Staiger à Zurich (2014), au CAN à Neuchâtel (2013), à Forde à Genève, au Palais de Tokyo à Paris (2012), à Circuit à Lausanne (2008), à Fri Art à Fribourg (2007), au MAC à Marseille, à la Passerelle à Brest ou au Domaine Pommeroy à Reims (2006). Il a été lauréat à trois reprises du Swiss Art Award, et du prix Manor Genève. Il travaille avec les galeries Triple V à Paris et Ribordy Contemporary à Genève.

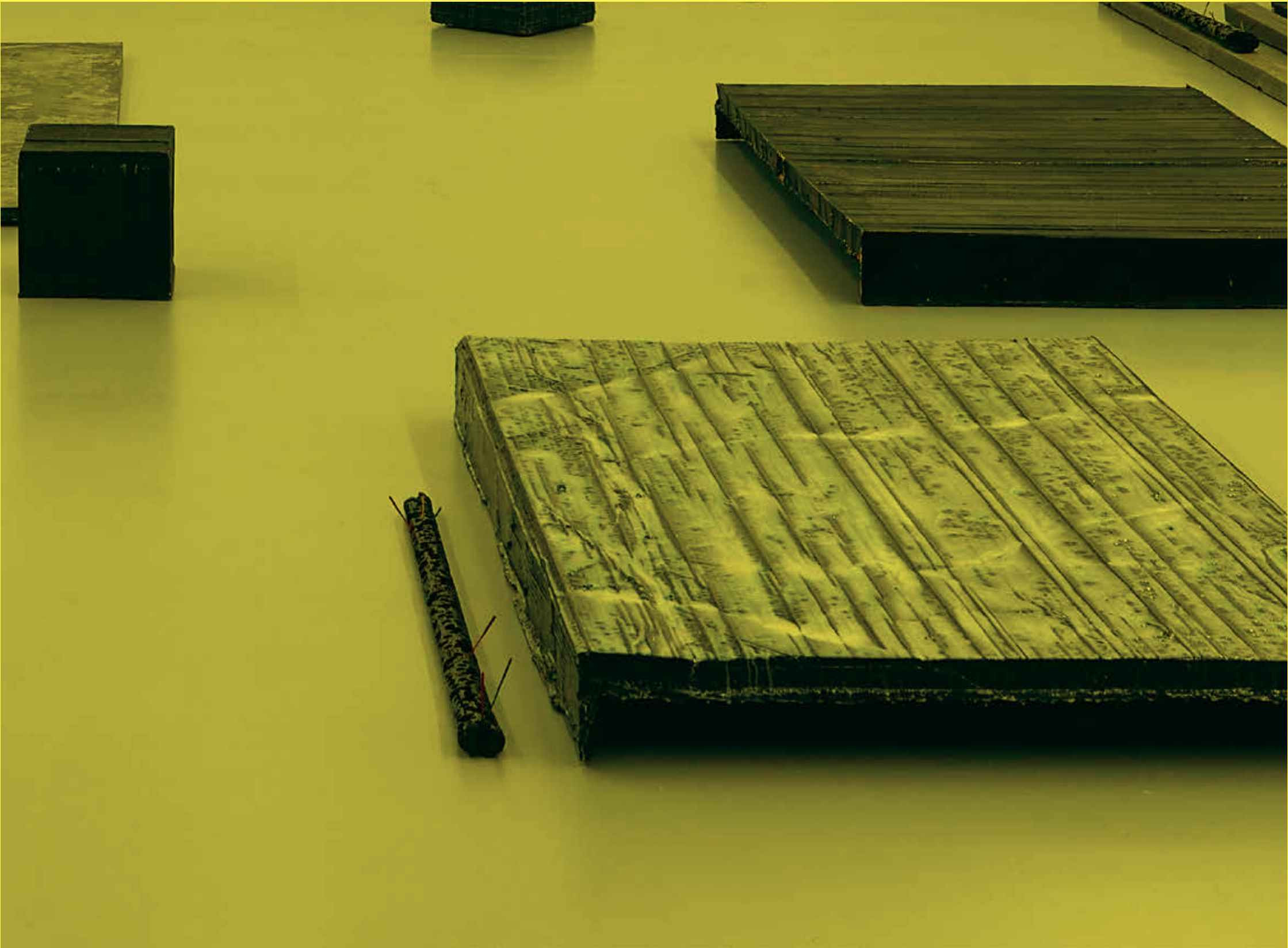
■ ● **CCS / Pour ton exposition au Centre culturel suisse, la majorité des œuvres ont été réalisées spécifiquement. Tu tenais néanmoins à exposer un moulage de carton laqué, d’une série plus ancienne. Le moulage d’objets prend une part importante dans ton travail. Tu moules parfois des matières « pauvres » comme le carton. Quel intérêt portes-tu à cette technique ?**

● **Pierre Vadi /** Ces pièces existent à l’intérieur du système de production des objets, mais à rebours de ce système, dans son dos. Le carton est le degré d’existence minimum du matériau. L’emballage comme l’empreinte désigne la marchandise en négatif. Mes sculptures s’étaient sur ce processus. Elles le détournent et le fixent dans une version, disons, froide ou dure. La circularité du recyclage des objets, comme celle de l’appropriation des images aujourd’hui, semble tourner infiniment. C’est en tout cas un jeu ouvert et les titres de cette série décrivent ce mouvement : *Mission moderne, Autre exemple de la porosité de certaines frontières, Une histoire ultra condensée de l’ère post-industrielle, Critique de la raison apocalyptique*. J’ai réalisé ces moulages en deux temps. Les premiers moulages de carton étaient assez compliqués ; ils n’étaient certes pas des modèles d’architecture mais les plis du carton servaient à produire un agencement d’espaces. Je dramatisais leur surface en la minéralisant de façon très rugueuse. Les œuvres faisaient image (le romantisme des ruines) et avaient un aspect d’accident. J’ai voulu éteindre l’incendie et exposer davantage leur processus constructif en leur donnant une forme simple et moins bloquée. Revenir au plateau (*Panorama, 1997*) me semblait intéressant. Construire un plateau, c’est exposer le résultat de son opération en même temps que la possibilité d’autre chose, une surface sur laquelle se projeter, construire ou glisser.

● **CCS / Une surface sur laquelle se projeter, ça peut aussi évoquer une peinture ou un écran ?**

● **PV /** Oui, c’est un espace de réflexion. Certains plateaux sont laqués avec une résine brillante chargée de pigments métallisés ou nacrés. Le mélange a une viscosité particulière, les pigments semblent flotter et émettre depuis le cœur de la matière, avant de se fixer dans une sorte d’horizontalité liquide. C’est une opération d’embellissement très artificielle que j’aime réaliser, un nappage un peu facile, un peu kitsch.

● **CCS / Tu attaches une grande importance aux titres que tu donnes à tes expositions, à tes œuvres et à tes livres. Ces titres apparaissent souvent comme des énigmes, mais peuvent aussi être des clés de lecture de ton travail. Comment procèdes-tu pour choisir un titre ?**



Pierre Vadi, *Indice d’adhésion*, exposition à la Galerie Triple V, Paris, 2012. © André Morin

● **PV /** Je suis très sensible à ce que les choses sont, aux formes, mais aussi à ce qu’elles convoquent et j’aime qu’un titre informe une œuvre sans la recouvrir. Il ne la justifie pas, il n’est pas sa caution théorique. Le titre éclaire l’œuvre, il l’expose à une certaine lumière. En même temps, il se tient ailleurs et la garde à distance. J’ai toujours aimé cet espace. Il fonctionne comme une sorte de vide interprétatif facultatif. Techniquement, j’ai constitué une liste que j’augmente de mots, de noms ou d’expressions, prélevés de mes lectures ou entendus à la radio. Le titre vient après ou avant la pièce... C’est, par exemple : Silos – Mode tantrique – Défoncé – Histoire du bruit – Phonème – Dancing Garden – A380 – A9 – Ifni – Vol de jour – Blind Lemon – Heidi – Extension de l’arc narratif – Mxmlmt atone...

● **CCS / Tu intitules ton exposition au CCS *Plus d’une langue*...**

● **PV /** Oui, c’est un titre de Barbara Cassin, celui d’une « petite conférence » adressée aux enfants. Elle nous apprend qu’une langue, « ça n’appartient pas », qu’à l’intérieur d’elle, l’invention est toujours possible, mais, au fond, à travers *nous*, grâce à *nous*, c’est elle, la langue, qui ne cesse de s’inventer. Barbara Cassin a également eu cette idée magnifique d’un dictionnaire des intraduisibles. J’ai fait glisser cette idée, en faisant broder des casquettes *Traduire, dit-elle* que j’ai associées à ma collection, euh, balbutiante. Là aussi, il est question de langues, de lecture et plus spécifiquement d’énoncés mis en images. Je pense exposer au moins une casquette à l’extérieur...

● **CCS / Justement, pour la cour, tu réalises quatre sculptures qui remplacent les pots actuels. Qu’est-ce qui t’intéresse dans la réalisation de sculptures « utilitaires », et pourquoi leur donnes-tu ce titre, *Les Mouvements aberrants* ?**

● **PV /** L’espace de la cour est très minéral, avec ses façades, son sol pavé, ses escaliers en pierre, mais il y a aussi cette énorme glycine, des petits carrés de terre et ces bacs avec deux érables du Japon et encore deux arbres que je ne connais pas... C’est un échantillon urbain typique, un agencement de revêtements durs et un reste de terre. À la visite des lieux, j’ai trouvé ces pots ocres très présents et difficiles à intégrer. L’air de rien, les remplacer, c’est-à-dire construire un cadre, pour une scène, pour une exposition, permettait de résoudre un



Pierre Vadi, *Étude pour les mouvements aberrants*, 2014. © Annik Wetter

problème esthétiquement encombrant mais surtout de démarrer une expérience visuelle immobile et vivante, où quelque chose et rien ne se passeraient : une expérience optique ralentie au maximum.

Le titre cite un livre de David Lapoujade, *Deleuze, les mouvements aberrants*, où je lis : « La philosophie de Deleuze se présente comme une sorte d'encyclopédie des mouvements aberrants, ouvrant de nouvelles logiques, loin des modèles rationnels classique, et des modèles du marxisme ou du structuralisme orthodoxes des années 1960-1980. Ces logiques n'ont rien d'abstrait, au contraire : ce sont des modes de peuplement de la terre. Par peuplement, il ne faut pas seulement entendre les populations humaines, mais les populations physiques, chimiques, animales, qui composent la nature tout autant que les populations affectives, mentales, politiques qui peuplent la pensée des hommes. Le plus important est de dégager de ces forces qui traversent la vie et la pensée les "logiques irrationnelles" de ces mouvements. » Je ne maîtrise pas tous ces concepts, mais j'aime vraiment visiter les pépinières. Je ne suis pas en manque de nature mais de jardin. Mon balcon est un vrai jardin, beau sans être très fleuri, dense, exotique aussi. Je comprends ce livre comme une façon différente, parallèle, d'observer cet espace, de l'entretenir et d'y vivre. Il y aura aussi dans l'exposition, je veux dire à l'intérieur du CCS et, pour être précis, à l'intérieur d'un mur, une sorte d'extension végétale de la cour, ne subissant que partiellement la rigueur du froid ou la logique des saisons.

• CCS / Ton exposition est composée d'interventions *in situ* qui visent à modifier la perception des espaces, de peintures murales, ainsi que de sculptures. Que cherches-tu à créer dans ces espaces, entre les aspects sensoriels, architecturaux et référentiels ?

• PV / Dans mon travail récent, j'ai essayé de rassembler ces deux activités qui ne sont pas exclusives l'une de l'autre mais qui sont peu associées ou du moins peu articulées dans la même temporalité, et qui sont : parler et construire.

L'exposition postule avec plus de contraste et plus de clarté ce que voudrait dire « espacer », à savoir mettre de l'écart. La production d'écarts est à la fois visuelle et verbale. L'exposition organise cet agencement et cette association. Elle en est le produit (les œuvres) et la possibilité (la lecture). C'est un principe récurrent et général de l'exposition, mais ici et pour moi, les choses sont plus étroitement mêlées. L'espace entre les œuvres et les titres s'est réduit et parfois renversé. Le vide interprétatif est l'espace d'exposition.

J'apporte une attention particulière à l'environnement des œuvres. J'essaie de construire une situation d'immersion dans laquelle, paradoxalement, les objets, très physiques et matériels, sont mis à distance dans une sorte de flottement visuel. C'est, par exemple, l'intention de cet espace clos fermé par une paroi transparente, qui reproduit le cadre photographique utilisé pour la reproduction des œuvres en studio. Les objets qui s'y trouvent existent déjà en images ou sont désormais déjà une image. Je crois que le monde est plus intéressant quand il est compliqué, parce que cette complication nous empêche de penser que nous sommes seuls à détenir la vérité. C'est la surprise et la puissance de l'art que d'être un principe d'affirmation forte et un principe de délicatesse politique.

• CCS / Parmi tes sculptures, certaines évoquent des tables (*Le Béton et la Résine, C'était un beau sujet de guerre qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant*, 2014) ou des tablettes murales (*Les Objets italiques*, 2014), dans un rapport à « l'utilitaire » proche



Pierre Vadi, *C'était un beau sujet de guerre qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant*, 2014. © Annik Wetter



Pierre Vadi, *Coma*, exposition au Spot, Le Havre, 2007. © André Morin

des bacs de la cour. Peux-tu préciser ton rapport aux objets, au design, et comment tu t'en distancies ?

• PV / Pour être sincère, j'ignore quel problème réel poserait une sculpture « utilitaire » ou se rapprochant du design. Cela reviendrait à ignorer le ready-made comme possibilité de l'art et donc à escamoter une grande partie de l'histoire du xx^e siècle. Je pense par contre qu'on peut distinguer les logiques productives d'un objet, la destination et surtout l'intention de celui-ci. Cette précision suffit, non pas à exclure les champs les uns des autres, mais à ne pas les confondre.

Néanmoins, mes œuvres qui tendent vers des formes utilitaires ou fonctionnelles, ainsi que les transformations « architecturales » de l'espace, semblent chercher et peut-être manifester une sortie *de* l'art. Elles rappellent ainsi « le dessein historique avant-gardiste de dissolution de l'art dans la sphère totalisante de l'environnement-en-tant-qu'art. » L'ironie, observe Vincent Pécoil, est que ce furent précisément les industries culturelles du xx^e siècle, plutôt que les avant-gardes, qui accomplirent ce programme en le dévoyant.

L'appropriation, depuis, a été elle-même appropriée, tant et si bien qu'on se prend parfois à rêver d'une sortie *pour* l'art. C'est le sens amusé (et formellement à son tour dévoyé) de la pièce *I Love You But I've Chosen Disco* qui plane au-dessus du foyer du CCS, comme une sorte d'annonce transparente, un emblème vide, luminescent, exactement vide. ■■■

Soutiens

Avec le soutien de la République et Canton de Genève et du Canton du Valais



Devant e(s)t derrière et inverserment

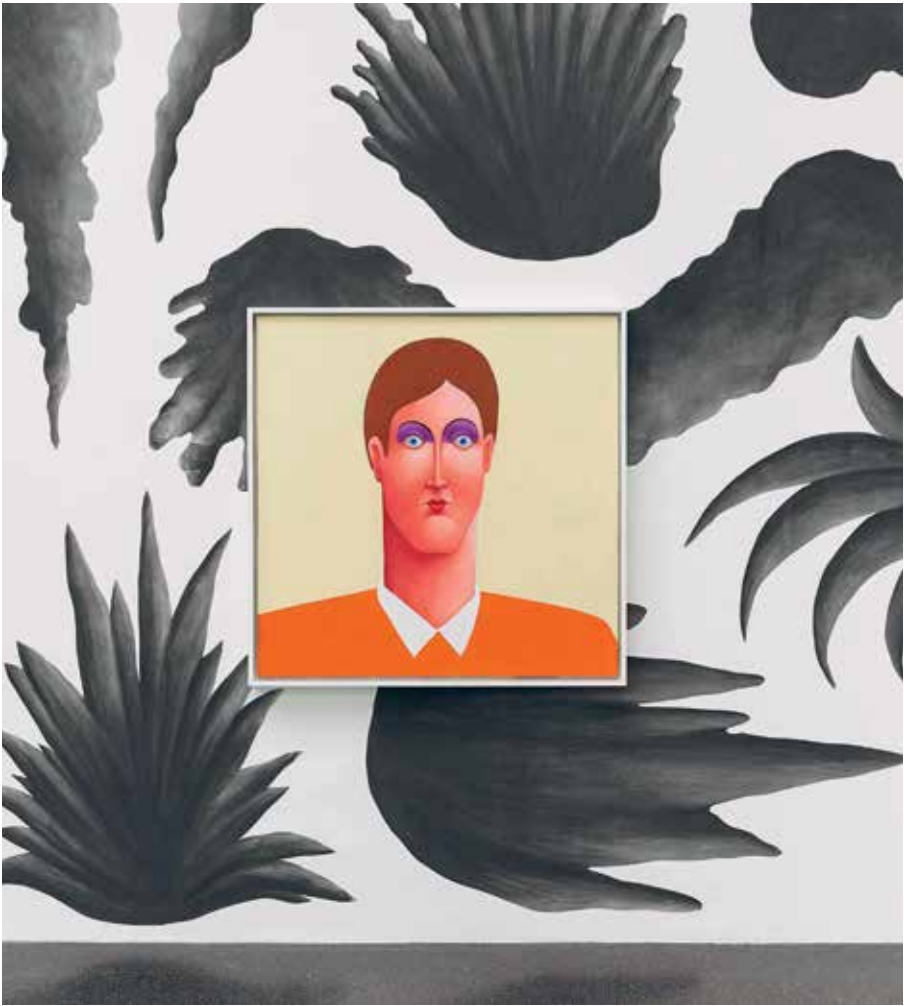
L’artiste suisse Nicolas Party revisite le travail de Félix Vallotton et les murs du CCS. — Par Christina Végh

● EXPOSITION

16.01 – 15.02.15
Nicolas Party
Pastel et nu

Repères biographiques

Nicolas Party (né en 1980) vit à Bruxelles. Il a étudié à l'Ecal à Lausanne, puis à Glasgow. Parmi ses expositions en solo, Westfälischer Kunstverein à Münster, Kunsthall Stavanger en Norvège (2014), Swiss Institute à New York (2012) ou Doll à Lausanne (2011). Parmi ses collectives, Bonner Kunstverein à Bonn, au Kumu à Tallinn (2014) ou au Museum Folkwang à Essen (2013). Il travaille avec les galeries The Modern Institute à Glasgow et Gregor Staiger à Zurich.



Nicolas Party, vue de l'exposition *Pastel*, Galerie Gregor Staiger, 2014.
Courtoisie Galerie Gregor Staiger, Zurich et The Modern Institute/Toby Webster Ltd, Glasgow

■ Qu’est-ce qui peut bien pousser un artiste tel que Nicolas Party à s’intéresser à l’œuvre de Félix Vallotton ? À l’époque, avec ses scènes d’intérieur et ses nus, cet artiste précurseur avait choqué ses contemporains par son regard sans pitié sur la bourgeoisie repue. Aujourd’hui encore, il continue de nous interpeller, nous qui sommes encore plus marqués par ces images, propagées par les médias, de style de vie glamour et de stéréotypes qui idéalisent le corps féminin. Surdimensionnés et dessinés au fusain sur trois murs d’une longueur totale d’environ 18 mètres, les nus à la Vallotton apparaissent comme laminés sous la main de Party, comme autant de silhouettes androgynes, solitaires et évidées. Si autrefois la rupture avec tous types d’idéalisation pouvait être comprise comme une prolongation sociocritique en faveur du développement de l’émancipation de la femme, Party redonne ici un élan au jeu de rôles et de stéréotypes sexuels, en figeant les motifs détachés de l’histoire façon papier peint au profit de sa propre image du monde. Sur ces femmes nues vues de dos, il juxtapose des tableaux tels que ce portrait d’un homme à la polychromie intense et d’une petitesse disproportionnée : synonyme d’une virilité exacerbée, très conventionnelle, mais vite déjouée

par une épaisse couche de maquillage. D’une part se tient ici une référence historique, un motif surdimensionné en noir et blanc, des vues de dos et la femme ; d’autre part sa propre composition, au format réduit et aux couleurs saturées, une vue frontale (le portrait) et l’homme. Au travers de cette symbiose dialectique, les motifs se chargent mutuellement et atteignent leur paroxysme dans l’ambiguïté de l’attribution stéréotypée des genres. Il en va de même pour les natures mortes de Party : des vases, des cruches ou des fruits de petites dimensions, images équivoques de paysages sexués, notamment et surtout quand l’artiste les met en scène sur un arrière-plan inspiré de Vallotton.

Cette thématique du binôme association-détournement est porteuse d’une forte potentialité. Party compose souvent des motifs all-over surdimensionnés en arrière-plan de sa peinture. Ici, des femmes vues de dos, empruntées à l’histoire de l’art, sur lesquelles il superpose ses motifs ; en d’autres lieux, il permet aux visiteurs de littéralement chevaucher son œuvre. Les vues de dos et de derrière(s) sont des éléments très présents dans le répertoire artistique de Party, notamment lorsqu’il s’agit de son thème fétiche de l’éléphant. Avec ses tabourets-éléphants en forme de cubes, l’artiste invite les visiteurs à prendre place. Installé sur le dos de l’éléphant, notre fessier se trouve en quelque sorte prolongé par le charmant derrière du pachyderme et par sa drôle de queue en pétard.

Tel un chef d’orchestre, Party aime mettre en scène les espaces et les institutions qui l’accueillent. Cette pratique part de l’idée de la « peinture transitive », terme consacré par David Joselit qui évoque une approche dans laquelle s’inscrit la notion d’interdépendance, avec tout son enchevêtrement, historique et institutionnel¹. Chez Party, cette manière de faire s’exprime notamment lorsqu’il collabore sur le lieu d’exposition avec des amis artistes, en quête de nouveaux points de friction *via* la rencontre de différentes pratiques artistiques, lorsqu’il organise des performances autour du repas ou autres activités performatives à travers lesquelles les conditions institutionnelles et leurs processus ritualisés se trouvent détournés, ou encore lorsqu’il impose au cadre existant son univers d’images féeriques et surréelles sous la forme de peintures murales ou d’éléments plastiques polychromes.

C’est dans la même veine, sous forme de papier collé, que l’artiste va pourvoir la grande porte d’accès à la cour du Centre culturel suisse d’une intervention picturale. Le calme intimiste et déroutant de cette petite rue latérale a poussé Party à utiliser des images qui semblent s’être échappées d’un conte de fées. Elles s’immiscent dans le domaine public de la métropole parisienne pour signifier au visiteur qu’il pénètre, en quelque sorte, dans un monde magique. Les visiteurs découvriront alors comment, en les associant, les objets s’illuminent pour devenir leur contraire : ce qui est petit se fait grand, le devant devient derrière et la femme se transforme en homme – ou l’inverse. ■

1. David Joselit, « Painting Beside Itself », *in : October* 130, automne 2009, pp. 125–134.

Christina Végh a été directrice de la Bonner Kunstverein (Bonn) de 2005 à 2014 et prend la direction de la Kestnergesellschaft à Hanovre en 2015.



Rémy Zaugg, *UNE IMAGE – Notes, études*, 1985-1988, acrylique sur toile, imprimé sérigraphié, 10,5 x 57,5 x 2 cm.
Courtoisie Galerie Art&Public-Cabinet PH. Genève. Collection privée Lausanne

Du tableau au monde

Avec l’exposition *Un mot un tableau*, le CCS rend hommage à Rémy Zaugg, artiste suisse décédé il y a dix ans. Les discussions soulevées par sa peinture, ses textes et ses projets urbanistiques ont marqué par leur radicalité et leur pertinence. — Par Eva Schmidt

● EXPOSITION

20.02 – 29.03.15
Rémy Zaugg
Un mot un tableau

Repères biographiques

Rémy Zaugg, né à Courgenay en 1943, est décédé en 2005. En 1963, il s’installe à Bâle où il a sa première exposition muséale au Kunstmuseum en 1972. Il participe à la Biennale de Paris (1977), à Skulptur Projekte Münster (1987), à la Biennale de Sydney (1990) ou à Carnegie International, Pittsburg (1995), et il a des expositions personnelles au Van Abbemuseum, Eindhoven (1984), à la Kunsthalle, Bâle (1988), au Consortium, Dijon (1989, 1992), au MAMVP, Paris (1988), au MAC, Lyon (1990), au Witte de With, Rotterdam (1991), à la Secession, Vienne (1993), ou au Kröller-Müller, Otterlo (1996). Il a travaillé, entre autres, avec les galeries Mai 36 à Zurich, Nordenhake à Stockholm, Barbara Gross à Munich ou Cent8 à Paris. Une sélection des nombreuses publications de Rémy Zaugg sera présentée au CCS pendant la durée de l’exposition.

■ Rémy Zaugg a raconté avoir bien appris à manier les pinceaux et les couleurs lors de ses études dans les années 1960 à Bâle, mais sans que personne ne lui ait jamais appris la perception des peintures et leur expression. Pour appréhender les fondamentaux des conditions de perception de la peinture, il décortique un tableau de Cézanne en autant d’approches différentes (cartographie, écriture, dessin) et ce, pendant plusieurs années.

C’est ainsi qu’est né le fascinant et célèbre protocole *La Constitution d’un tableau-journal*, fruit d’intenses explications. Ce que Rémy Zaugg a créé et, par la suite, développé n’est pas seulement une association unique entre l’art et l’approche analytique, mais est également une technique convaincante qui s’appuie sur les mots et les phrases pour réaliser des peintures percutantes et expressives.

Traditionnellement, seule la face frontale du tableau existe dans un agencement hiérarchique en tant qu’en-droit de la signification. Rémy Zaugg remet justement ce principe en question. Il voulait actualiser tous les éléments constitutifs du tableau comme éléments expressifs et significatifs. Tous les éléments avaient la même valeur : le châssis à clés, la toile tendue et fixée sur les faces latérales étroites avec de petits clous, l’apprêt blanchâtre, les couches de la peinture (autant d’éléments, qui au fil des années ont été remplacés par les plaques d’aluminium, la sérigraphie et la laque) et les mots, qui étaient écrits sur la face frontale, parfois sur les faces latérales étroites.

Chaque élément jouait un rôle dans le processus de la perception qui élimine les jugements et les idées reçues. Cette stratégie de tout embrasser en un regard donne une logique pour contextualiser un tableau : À quelle hauteur est-il suspendu ? Quelles sont les dimensions du mur ? Quelles sont les proportions de la salle ?

Où se trouve la porte ? Etc. Façonné par la connaissance approfondie de la sémiologie et du structuralisme, le champ visuel est petit à petit élargi. Le contexte du tableau, qui est l’atelier et le musée, devient par la suite la ville.

À partir de 1985, Rémy Zaugg a développé un type particulier de peinture, qu’il a baptisé de manière succincte « un mot/un support ». Ces peintures furent exposées en 1989, au Consortium à Dijon, en 1990, à la Galerie Anne de Villepoix à Paris ainsi qu’en 1991, au Kunstmuseum à Lucerne et à la Galerie Pierre Huber (Ndlr : premier nom de la galerie Art&Public) à Genève et très souvent par la suite. Des mots isolés en caractères sans empattement et très gras se retrouvent sur des toiles recouvertes de peinture pâteuse et légèrement plus grande que les mots. Les tableaux créent un dialogue direct et brusque avec le spectateur avec des mots comme « UNE FIGURE », « PERSONNE », « RIEN » ou encore « UNE IMAGE ». Ils prennent possession de l’espace de la pièce. Ils sont autoritaires comme des panneaux qui veulent nous donner des ordres. Mais ils nous laissent également la liberté de développer une conscience de notre propre perception. Ce ne sont pas des peintures contemplatives, mais bien des instruments intellectuels et pleins de sens.

Rémy Zaugg transpose cette stratégie de mise en scène à cette époque sur la ville : il marque des endroits bien précis dans l’espace urbain avec des mots formés de néons, d’abord en 1991, à Bienne, et ensuite, à Arnhem, Hambourg et dans d’autres villes. Grâce à cela, il peut retransmettre la relation exemplaire du tableau et du spectateur dans le quotidien. Le monde commence à parler : il communique avec l’homme qui y vit et le façonne.

Le but de Rémy Zaugg est d’affiner la perception, de structurer les situations et de renforcer la conscience des sujets. L’interaction entre le spectateur, le tableau et le monde doit résulter en un changement significatif de ce dernier. Rémy Zaugg s’était bien comparé à une femme de ménage. Il ne voulait rien ajouter de nouveau au monde, mais seulement y mettre de l’ordre et apporter de la clarté avant de se retirer. Rémy Zaugg a rendu visible l’invisible. Il rêvait d’une union entre l’esthétique et l’éthique. ■

Eva Schmidt, directrice du Museum für Gegenwartskunst Siegen, a publié le livre *Rémy Zaugg : du tableau au monde*, en 1993. Une importante exposition de Rémy Zaugg est en préparation à Siegen en 2015 et au Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofia à Madrid en 2016. Une édition allemande et française des écrits complets de Rémy Zaugg est en préparation (Les presses du réel, Dijon).

Bonbon : Les formes et l’écoute

Derrière ce nom étrange pour un duo de graphistes, se cache une qualité de travail aussi savoureuse qu’une confiserie suisse. — Par Joël Vacheron

• GRAPHISME

JEUDI 19.03.15 / 20 H

Bonbon

Conférence

■ Cela fait déjà quelques années que Valeria Bonin et Diego Bontognali, le duo formant Bonbon, sont installés au premier étage de cette ancienne imprimerie située aux abords du centre de Zurich. Quand on regarde par la fenêtre, on peut voir les troncs de pins massifs qui entourent le bâtiment. « En été, l’espace est même traversé par des rayons de soleil rouge », avouent-ils toujours aussi admiratifs. Cet environnement de travail paisible, en marge du tumulte, correspond bien à leurs personnalités discrètes et attentives. Dans un secteur souvent guidé par le stress et l’échéancier, il ne fait aucun doute que cette atmosphère sereine a largement contribué à leur succès. Identités visuelles, posters, revues, catalogues d’exposition ou monographies d’artistes, leur champ d’activités est vaste, mais il reste principalement cantonné aux milieux culturels. À ce titre, ils ont rapidement manifesté leur prédilection pour des projets éditoriaux dans lesquels le texte est prédominant. C’est le cas par exemple du magazine *3I*, une publication spécialisée dans la théorie critique de la ZHdK (Zürcher Hochschule der Künste / Haute École d’art de Zurich), qui deviendra leur premier mandat régulier.



Bonbon, Michael Michael Meier et Christoph Franz, *Aufmachen?* *Aufmachen!*, livre d’artiste et catalogue d’exposition, 21 x 30 cm, 72 pages



Bonbon, feuilles d’imprimerie du livre Meret Oppenheim - *Worte nicht in giftige Buchstaben einwickeln*

Peace & work

Un tournant important s’opère en 2007 lorsque l’Office fédéral de la culture leur propose de réaliser une série de trois catalogues pour le Prix Fédéral de Design. Diego et Valeria saisissent cette opportunité pour montrer l’éventail de leurs talents, « à partir de là, tout a vraiment commencé ». La qualité de leur travail et le bouche à oreille ont particulièrement bien fonctionné puisqu’ils admettent, sans fausse modestie, qu’ils n’ont jamais eu besoin de prospecter pour obtenir des mandats. Au-delà de leurs choix esthétiques, c’est surtout la relation de confiance qu’ils parviennent à instaurer avec leurs clients qui leur a permis de spécifier leur approche : « Nous avons très peu de conflits avec nos clients et cela provient peut-être du fait que nous sommes facilement prêts à faire des compromis. » Ils ajoutent : « Nous aimons laisser du temps aux clients pour qu’ils puissent raconter leurs histoires et nous ne commençons jamais un travail sans être certains de partir dans la bonne direction. » Ils ont également vite mis à profit cette aptitude au dialogue à travers leurs mandats d’enseignement dans diverses institutions helvétiques.

Audace baroque

Leur démarche a récemment été récompensée suite à leur collaboration avec l’éditeur Scheidegger & Spiess sur le recueil de correspondance Meret Oppenheim. *Worte nicht in giftige Buchstaben einwickeln* (2013). Un projet remarquable qui leur a permis de remporter la Lettre d’or 2014. À savoir la plus haute distinction internationale octroyée à un livre. Cette consécration leur a offert une très large reconnaissance, quelques poignées de mandats, et les nombreux commentaires suscités étaient autant d’opportunités pour préciser les contours de leur signature. À ce propos, ils soulignent que, « par rapport au style très neutre caractérisant le design helvétique, certains relèvent notre côté légèrement “baroque”. Nous n’avons pas peur de la mise en scène, de jouer avec les subtilités de l’ornementation ». Cela se traduit souvent à travers des choix qui sont considérés comme audacieux, comme d’insérer deux colonnes de notes au milieu de la page, qui résultent pourtant d’une ou de deux décisions extrêmement simples. Valeria Bonin et Diego Bontognali sont surtout capables de faire des propositions généreuses tout en gardant une posture modeste : « Nous n’appliquons pas une méthode particulière, à part peut-être d’être véritablement à l’écoute. Un bon travail se mesure aussi à la satisfaction du client. » ■

Joël Vacheron est journaliste indépendant basé à Londres.



Yasmine Hugonnet, *Récital des postures*. © Anne-Laure Lechat

Éroder le mouvement, imperceptiblement

Le *Récital des postures* de Yasmine Hugonnet embarque dans une traversée fascinante, qui transcende les âges de la danse.

— Par Cécile Dalla Torre

• DANSE

MERCREDI 28 ET

JEUDI 29.01.15 / 20 H

Yasmine Hugonnet

Le Récital des postures

(2014, 50', 1^{re} française)

■ Avant son *Récital des postures*, qu’on découvrira fin janvier à Paris et en février aux Journées de danse contemporaine suisse à Zurich, Yasmine Hugonnet chorégraphiait et dansait *Le Rituel des fausses fleurs*.

« Un matériel à partir duquel l’imaginaire a déferlé. » Les fleurs s’y entrelacent à l’histoire de la femme, à sa sexualité, que Yasmine a entraînée vers un faune au féminin. De sa silhouette frêle et fine, elle est une puissance dansante qui habite ses solos.

Aujourd’hui, dans sa dernière création présentée au Théâtre Sévelin 36, à Lausanne, au printemps 2014, la chorégraphe, qui travaille entre Lausanne et Paris, va encore plus loin. Elle puise uniquement dans son corps et sa longue chevelure raide et brune un « champ de résonances multiples, un espace ouvert ». Cet espace est celui de la rencontre entre la forme, le mouvement et l’imaginaire, né d’un long temps de recherche en studio qui semble aujourd’hui produire quelque chose de l’ordre d’un manifeste. « Un espace de pensée de la danse. » Car oui, Yasmine est une tête dansante et pensante. Elle laisse infuser l’idée, inscrivant le geste dans l’instant présent ou dans celui d’après.

Son *Récital des postures* joue précisément avec la notion de temps, s’imposant lentement au rythme de sa propre échelle spatio-temporelle. Une métamorphose ? Non, plutôt le symptôme d’une érosion. Être dans le déroulement. Laisser changer le moindre aspect engendre un effet, à peine perceptible. C’est cela qui captive l’œil, observant au final un état autre que celui *a priori* perçu. « J’ai envie d’écarter le temps pour donner à voir les bascules, dit-elle. Ce n’est pas l’envie de ralentir qui me guide, mais plutôt celle de créer un espace où le spectateur peut observer la façon dont il perçoit le changement. »

Matière-corps

Les postures elles-mêmes racontent quelque chose, comme une forme de survivance dans l’histoire de l’art ou de la danse. « Chacune active des mouvements, pour le spectateur, mais aussi pour l’interprète. L’un comme l’autre négocient avec ce langage chorégraphique. » La durée de la posture permet de recevoir ce qui est en train de bouger et de faire naître des échos dans le regard. Ce *Récital* est en somme « un moment de récolte de tout ce qui est en mouvement, même si le corps donne l’impression de se figer dans l’immobilité ».

Formée au Conservatoire de danse de Paris, et un master de chorégraphie en poche, la danseuse et chorégraphe, qui s’est produite dans de nombreux festivals comme ImPuls Tanz à Vienne, Tanzhaus NRW à Düsseldorf, ArtDanthé à Paris ou les Brigittines à Bruxelles, maîtrise un haut degré de technicité. Pour elle, danser tente de concilier un engagement intense et un abandon tout aussi profond, au même moment et dans le même corps.

L’interprète joue elle-même la propre musique de son *Récital*, sans fond sonore. Car, pour Yasmine Hugonnet, « le silence rapproche, c’est une densité qui dépasse l’oreille, qui devient tactile ». D’un corps sans visage, perdu dans sa crinière lisse qui lui façonne un masque, elle mise sur la simplicité, l’originel, la matière organique. D’emblée vêtue de gris, elle se défait peu à peu de ses oripeaux et travaille sa « matière-corps », son instrument à elle qui transcende les genres, évoquant tantôt le masculin, tantôt le féminin, pour au final presque incarner la statuaire antique. « Le rapport à la construction de l’image m’habite », confie-t-elle. Son travail avec des non-voyants, à Taïwan, l’a amenée à réfléchir à ce que serait la danse si on ne la voyait pas, en passant par différentes modalités comme les mots ou le toucher. Sonder l’invisible pour mieux bouger de l’intérieur. « J’ai découvert que je pouvais ne pas altérer le mouvement de mon corps ni de mon visage et, en même temps, parler, chanter. » Au bout du compte, la danse minimaliste de cette ancienne performeuse se teinte d’humour lorsque celle-ci se fait ventriloque. Et dégage un parfum de folie grotesque, moins sage qu’il n’y paraît. Saisissant. ■

Cécile Dalla Torre est journaliste et critique danse-théâtre au quotidien romand *Le Courrier*.



Charles Pictet, immeuble de logements pour étudiants rue de la Coulouvrenière, Genève, 2011. © Thomas Jantcher

Mille images, une architecture

Aussi à l'aise avec le relevé du bâti ancien qu'avec Instagram, Charles Pictet s'inscrit posément dans la scène émergente helvétique et s'apprête à passer les frontières. — Par Fanny Léglise

• ARCHITECTURE

MERCREDI 21.01.15 / 20 H

Charles Pictet

Conférence

■ De la rencontre avec Charles Pictet et son œuvre se dégage une impression de présent continu qui efface la notion de temps. Tout semble avoir déjà été, tant dans sa façon d'être que dans ses projets. Son érudition, faite de lectures, de musique, de droit avant d'entrer en architecture, mêlée d'expériences à l'étranger – enfance en Turquie, voyages en famille dans le salon à visionner des diapositives exotiques, en France, en Italie, dans les musées, stages à Berlin et Copenhague – dessine un homme et un travail qui se glissent dans la mémoire des choses, sans rupture. L'architecture, pour ce diplômé de l'École

d'architecture de l'université de Genève en 1996, va « de soi, est un plaisir, sensuel, physique, une activité libératoire qui convoque fantasmes et attentes ».

Sa jeune agence, fondée en 2002 à Genève, a conçu une multitude de projets de petite échelle. Dès la première commande, elle se voit remettre la Distinction vaudoise d'architecture pour la réhabilitation d'un chalet aux Diablerets. Vécu des matériaux, traces d'un site, histoire et souvenirs de ses occupants président à une conception architecturale qui rend lisible les structures, prête attention aux détails et à la générosité des espaces. La carrière de Charles Pictet se bâtit par la commande directe, par recommandations. Ses premières réalisations sont pour leur grande majorité des programmes de logements où « chaque chose compte, les détails, l'habitabilité », pour la plupart inscrits dans le patrimoine, parfois composés de lieux inhabituels : orangerie, écurie, grange ou encore étable. Rien ne semble plus émoustiller l'architecte suisse que de procéder au relevé minutieux de projets historiques, dont les tracés apparemment réguliers révèlent des « astuces », des déformations volontaires à la base de leurs qualités spatiales. Ou de mener, comme dans le cas de la rénovation d'un chalet dans le Pays d'En Haut (Vaud, 2014), un patient travail de dessin, de discussion avec le charpentier pour réparer ou remplacer les pièces de bois existantes, où le rôle de l'architecte se lit par des interventions ponctuelles et délicates, tels les madriers de bois brut posés au sol pour rattraper les niveaux. Au cours de ses douze années d'exercice, les commandes de l'agence gagnent en surface, se diversifient et nombre de projets sont primés par la Distinction romande d'architecture (éditions 2010 et 2014) ou encore par Arc-Award 2014. À Genève, les logements pour étudiants de la Coulouvrenière, construits en 2011, donnent sens à l'espace urbain qui les environne. La longue et étroite parcelle d'implantation dicte le projet : un escalier droit dessert les chambres et espaces communs qui s'ouvrent sur la ville, la façade de briques foncées délimite la place des Volontaires pour offrir un cadre de vie généreux aux étudiants. Premier pas hors des frontières, en décembre 2014, l'agence remporte le concours du programme mixte de logements et locaux d'activités de la porte de la Chapelle à Paris, en association avec l'Atelier Martel. Ce projet de grande échelle, décisif pour l'agence qui compte deux nouveaux associés, Marc Chevalley et Baptiste Broillet, devrait s'inscrire dans la continuité qui la caractérise.

Est-ce une réminiscence des séances familiales de diapositives ? En tout lieu, Charles Pictet photographie et publie sur Instagram. Éclairage intérieur de l'aéroport d'Orly au petit matin, motif végétal au sol d'une brasserie parisienne, succession de grilles au pied d'arbres hivernaux rue des Archives à Paris, formes, lieux ou détails, tout est sujet d'observation et de prise de notes visuelles qui font projet : « les images se combinent pour former quelque chose. Si la photographie fige à plat l'instant d'un monde tridimensionnel qui disparaît après le clic, l'architecture, à l'inverse, imagine un monde encore inexistant en trois dimensions, par des plans, coupes et façades en deux dimensions. » Seule la maquette résiste à cette réduction de l'espace. Après avoir jeté la ribambelle de maquettes de conception, l'agence en réalise une par projet, *a posteriori*, « une maquette jeu, une fois le projet terminé, pour en garder le souvenir à grande échelle. Cet espace miniaturisé est un monde en lui-même. » Et, lors de l'exposition de son travail, l'architecte de « se fabriquer un musée imaginaire », pour réunir tous ses projets en un même lieu... et un même temps. ■

Fanny Léglise est architecte de formation et rédactrice en chef adjointe de *L'Architecture d'Aujourd'hui*.

Éloge du climat

Le Suisse Philippe Rahm défend et développe une architecture « météorologique ». Un livre évoque sa réflexion et explique sa trajectoire.

— Par Mireille Descombes

• ARCHITECTURE

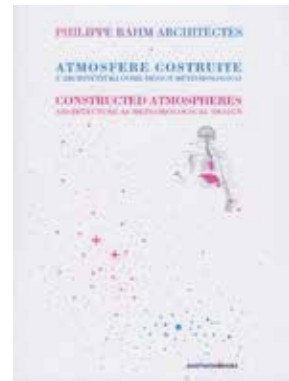
MERCREDI 04.02.15 / 20 H

Philippe Rahm

Atmosphères construites, l'architecture comme design météorologique

Conférence
et lancement de livre

Publication



Philippe Rahm Architectes.
Constructed Atmospheres. Architecture as Meteorological Design. Bilingue italien/anglais.
Édité par Massimiliano Scuderi, Postmedia Books.

■ L'architecture est affaire d'espace. Elle se doit donc de traiter du vide. Mais comment, concrètement, s'approprier ce vide ? Beaucoup de bâtisseurs se sont contentés de le cerner par le plein. Philippe Rahm a choisi d'en faire un matériau à part entière au même titre que la brique et le ciment. Le pari de cet architecte suisse basé à Paris ? Dessiner la forme par la température, la luminosité ou le taux de vapeur d'eau, travailler sur l'air et ses mouvements, faire de l'architecture une construction d'atmosphères. Pas facile à imaginer, avouons-le. D'où l'intérêt d'un petit livre, paru récemment chez Postmedia Books et qui revient sur le parcours de Philippe Rahm : *Constructed Atmospheres. Architecture as Meteorological Design*.

Au départ, un refus. Celui de la narration, du symbolique. Après des études à l'École polytechnique fédérale de Lausanne dans les années 1980, Philippe Rahm va travailler jusqu'en 2004 avec son compatriote Jean-Gilles Décosterd. Les deux architectes lausannois s'intéressent d'abord à la dimension physiologique des matériaux, imaginant par exemple un béton susceptible de réalimenter le sol avec l'érosion.

À la fin des années 1990, ils font un pas de plus. En écho aux préoccupations du moment concernant le développement durable, ils commencent à interroger le vide, ou plutôt le fait que le vide n'est pas vide. Sélectionnés pour représenter la Suisse à la Biennale de Venise en 2002, ils y réalisent « Hormonorium », un espace clos dans lequel a été recréé le climat alpin helvétique à 3 000 mètres d'altitude. Un dispositif qui s'interrogeait également sur l'influence de certains dispositifs physiologiques sur les systèmes endocrinien et neurovégétatif.

Par la suite, désormais en solo et à la tête de son propre bureau, Philippe Rahm poursuit une recherche avant tout expérimentale. Il conçoit des installations – par

exemple, sur le thème de la lumière – pour des expositions, propose des projets d'habitation lors de concours, imagine même un « musée météorologique » dans le cadre d'une compétition polonaise. Parallèlement, il enseigne en Suisse, en France et aux États-Unis – il est actuellement professeur invité à l'université de Harvard.

« Il s'agissait, dans un premier temps, d'explorer un langage, d'élaborer un vocabulaire, explique-t-il. Je n'avais pas envie de répéter l'existant. Je voulais trouver quelque chose de nouveau en lien avec les thématiques actuelles. Aujourd'hui, je suis à la tête d'un bureau de dix personnes et je suis entré dans une deuxième phase. J'essaie de mettre en pratique les acquis que j'ai développés. » Dans cette nouvelle perspective s'inscrivent l'appartement d'un jeune médecin lyonnais, dessiné en fonction de la circulation de l'air, et surtout l'immense « Jade Meteo Park » en cours de construction dans la ville de Taichung, à Taïwan.

Remporté en 2011, le concours international portait sur la conception architecturale et paysagère d'un nouveau parc de 70 hectares situé sur le site de l'ancien aéroport. Il incluait aussi un centre pour les visiteurs de 3 000 m² et un bâtiment pour la maintenance. « Les parcs avaient autrefois une fonction bien précise, un peu oubliée : rafraîchir et dépolluer, précise Philippe Rahm. C'est de ces principes-là que nous sommes partis en tenant compte du climat subtropical chaud et humide de Taichung. Nous avons travaillé sur trois couches, trois cartes de gradations climatiques, et mis en place un dispositif qui permette à la fois de rafraîchir, de sécher et de dépolluer l'air. » Outre le choix de la végétation avec des arbres au feuillage dense, avec de grandes feuilles ou dont les fleurs blanches réfléchissent la lumière, le bureau a imaginé et dessiné différents appareils climatiques. Certains soufflent ou irradiant du froid, d'autres produisent de la pluie, des brouillards ou des nuages. De la quantité ou la densité de ces dispositifs résulteront des atmosphères plus ou moins agréables et confortables que le visiteur pourra expérimenter à sa guise. Développement durable oblige, l'électricité nécessaire pour faire fonctionner le tout sera produite par 7 000 m² de panneaux photovoltaïques situés au nord du parc.

L'ouverture est prévue pour début 2016. ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.



Extrait du livre de Philippe Rahm Architectes, *Constructed Atmospheres. Architecture as Meteorological Design*.



Polar. © Tristan Pfund

Portrait de l'artiste en coureur de fond

À la grâce d'un sixième album solaire, Polar programme sa « constellation » au CCS. Une carte blanche concertée, menée entre projets spéciaux et collaborations inédites.

— Par David Brun-Lambert

■ Cinq ans qu'on n'avait plus de nouvelles de Polar. Depuis la publication de *French Songs*, album interprété en français, Eric Linder avait progressivement déserté les scènes européennes. Pour autant, l'Irlandais Genevois d'adoption n'avait pas chômé. Entre la démultiplication de ses collaborations et la direction artistique du festival Antigél, cet hyperactif assumé n'a jamais revu à la baisse un calendrier chroniquement saturé.

Été 2014, Polar publiait enfin un nouvel album studio : *Empress*, poursuite en lumière d'une carrière amorcée dix-sept ans plus tôt et acte de résistance d'un artiste entier, maître artisan foncièrement épris de liberté.

De l'aventure

« Je me destinais à une carrière d'athlète professionnel quand je suis tombé dans la musique, raconte Polar. Devenu programmateur de L'Usine ou du festival de La Bâtie à Genève, j'étais dans une stimulation créative continuelle : courant les spectacles, développant un appétit insatiable de rencontres et composant constamment. » C'était en 1997. Rangé des compétitions de demi-fond où il excellait, Eric Linder, cheveux longs cuivrés et silhouette élancée, publiait alors *I*, premier album folk, fragile et bricolé, traversé d'une grâce peu commune et comme indifférent aux canons de son époque : le *business empire* « French touch », les hardiesses drum'n'bass, l'agonie brit-pop, bientôt le retour d'un rock fauve... « Je n'écoutais déjà que mes envies, la musique était mon laboratoire intime, se souvient-il. Ce qui m'intéressait ? Me confronter à des challenges neufs, explorer des pistes inédites, remettre constamment en question mon mode créatif. C'est ce qui me procurait – et me

● ÉVÉNEMENT

concert

MARDI 24.03.15 / 20 H
Polar + Steve Wynn
Unplugged Ping Pong

danse – musique

MERCREDI 25.03.15 / 20 H
Marthe Krummenacher
Echo (10')
Musique Eric Linder/Polar

Perrine Valli

Morning Sun (25-30')
avec Marthe Krummenacher, Perrine Valli.
Musique Eric Linder/Polar, Bernard Trontin, Alexandre Muller

Perrine Valli

Intérieur en été (20')
avec Marthe Krummenacher, Perrine Valli.
Musique Eric Linder/Polar

photographie – musique

JEUDI 26.03.15 / 20 H

Polar + Geert Goiris

Première d'un projet collaboratif inédit entre Geert Goiris, Eric Linder/Polar et Bernard Trontin. Production CCS

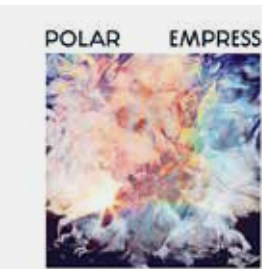
musique

VENDREDI 27.03.15 / 20 H

Polar

Empress

avec Alexis Trembley, Michel Blanc et Alexandre Muller, à l'occasion de la sortie de l'album en France



Performance de Perrine Valli et Polar, *Intérieur en été* (commande du plasticien Dominique Blais), au Mac/Val, Vitry-sur-Seine, 2013. © Christian Petit

procure toujours – de l'énergie. Mais je suppose que cette démarche peut être parfois difficile à suivre », admet-il. Cette « saine hyperactivité » (la formule lui revient) est demeurée cruciale à l'équilibre personnel et artistique d'un garçon rompu aux rigueurs sportives.

Chez Polar, c'est en effet de l'ardeur à tout crin que naissent le désir, le souffle, le goût de l'initiative, comme des aventures.

Grand nettoyage

Ce tempérament fervent, à la fois subtil et exalté, est celui qui nous a fait aimer Polar. Une honnêteté qui, depuis ses premiers pas, l'a exempté des postures et petites arnaques qui ont jalonné les girations du rock au cours des années 2000. Chez lui, l'excellence pop, en ce qu'elle recèle de finesse mélodique, domine. Quand, en 2006, l'album *Jour blanc* le voyait pour la première fois chanter en français, ses textes qu'on avait plus tôt goûtés pour leur concision se paraient soudain d'une immédiateté nouvelle. À la clé de ce disque issu d'une rencontre avec Miossec, un tube raffiné, « Le Brasier », et une tournée en première partie de Cali. Après ça, on l'imaginait encore se hisser. Seulement, des jours moins heureux attendaient... « J'avais signé avec un important label parisien, se souvient Eric. Au déclenchement de la crise du disque, l'équipe avec laquelle je travaillais a été licenciée. Je me suis alors retrouvé dans une major à dépendre de gens qui avaient une opinion arrêtée sur ce que je devais enregistrer. On m'a ainsi contraint à boucler un deuxième album en français, alors que je n'en avais aucune envie. Ils ne m'ont même pas consulté pour le mixage ! J'ai vécu cette période comme un enfer. Néanmoins, cette époque compliquée m'a forcé à faire un nettoyage salvateur autour de moi et à méditer sur l'avenir de Polar. »

Bruit blanc

D'un élégant gris métal sont aujourd'hui les cheveux d'Eric Linder. La petite quarantaine à présent sonnée, on le voit toujours porter avec aisance cette silhouette demeurée svelte, cette voix claire, assurée, et ces manières réfléchies que n'ont en rien altéré ses mésaventures passées. Pas d'amertume chez lui. Au contraire. Son divorce avec l'industrie discographique hexagonale n'a que davantage raffermi sa combativité, comme en témoigne *Empress*, nouveau disque né de cinq ans de silence, « pareils à un bruit blanc », dit-il.

Qui s'absorbe dans cet album y percevra sans doute un peu des paysages qui l'ont vu s'élaborer : les panoramas du val de Bagnes et la nature exaltée qui entoure le chalet où ces maquettes ont été enregistrées. « Cette maison est un lieu source pour moi, assure Polar. Le temps y est différent. Je m'y retire pour travailler, invitant souvent



Steve Wynn. DR



Marthe Krummenacher, *Echo*, en collaboraton avec Polar, dans le cadre du festival Electron, Genève, 2010. © Isabelle Meister

d'autres artistes à m'y rejoindre : Miossec ou Biosphere. Cette fois, on s'asseyait devant la verrière avec Alexis Trembley et Michel Blanc, les montagnes devant nous, et on improvisait sur mes ébauches, sans se fixer de destination. »

À la fois journal de bord d'une sérénité recouvrée et bilan provisoire de bientôt deux décennies d'activité pop,

Empress peut ainsi s'observer comme l'acte de renaissance de Polar. Un renouveau dont rien n'est caché des blessures qui l'ont accompagné : les ombres inquiètes de « I Want Your Soul » ou la mélancolie crue de « Distant Star »...

« Constellation »

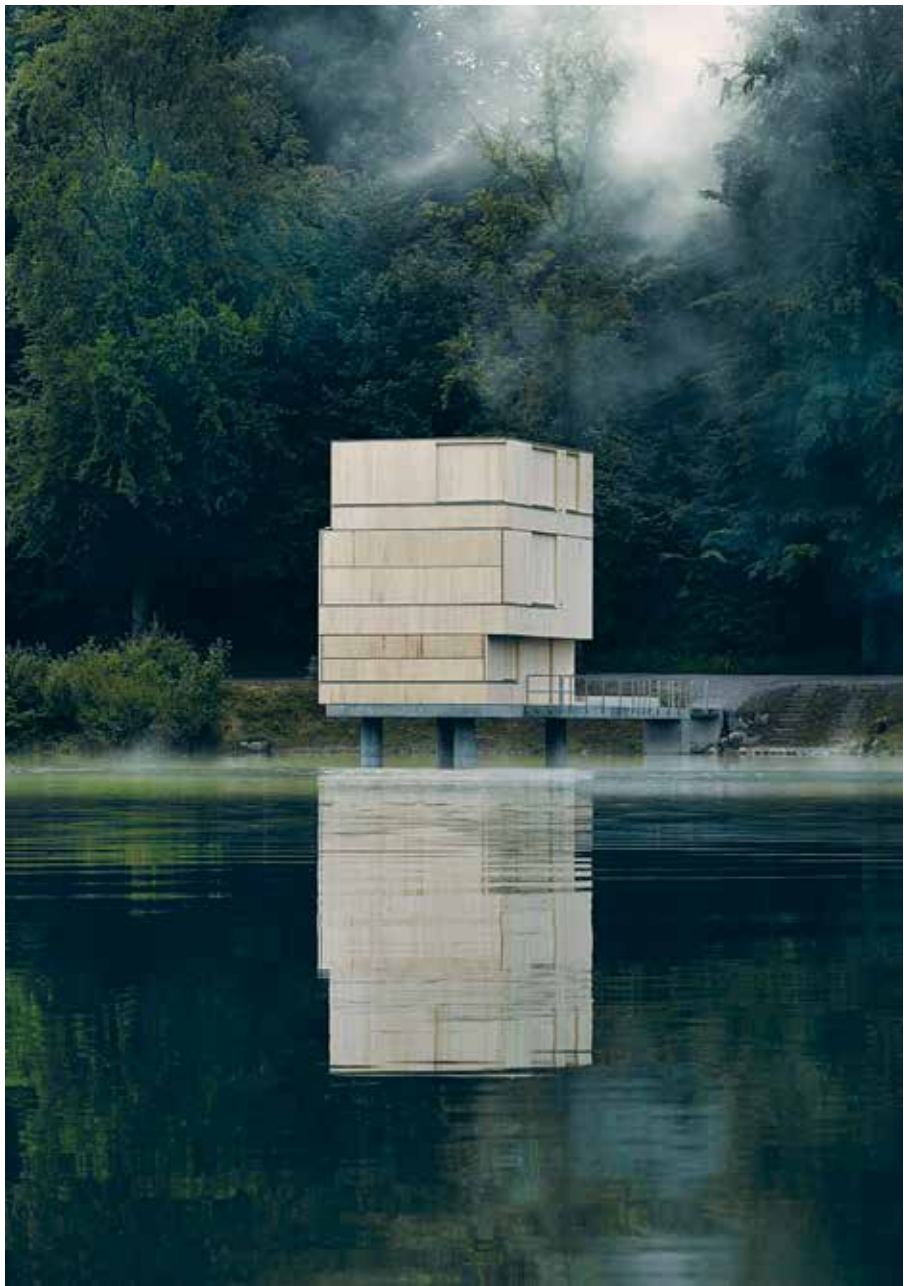
Désormais représenté par le label lausannois de référence Two Gentlemen (Sophie Hunger, The Young Gods, etc.), Eric Linder retrouve sa bonne étoile. Directeur artistique du jeune festival genevois Antigél, compositeur de musique de films ou de ballets, c'est à la fois à un musicien en liberté et à un « activiste culturel touche-à-tout » que le Centre culturel suisse de Paris offre une carte blanche du 24 au 27 mars. Une « Constellation Polar » pour laquelle il convie des artistes qui le « touchent » à entamer un « dialogue » en sa compagnie.

Premier d'entre eux, le *songwriter* américain Steve Wynn (The Dream Syndicate). « Il a exercé une influence majeure sur ma création et dans mon éveil de fan de musique », jure-t-il. Au CCS, le 24 mars, l'un et l'autre croiseront leurs répertoires. Plus loin, Eric recevra deux danseuses et chorégraphes, collaboratrices de longue date : Marthe Krummenacher et Perrine Valli. Pour cette dernière, Polar a notamment composé la musique du spectacle *Les Renards des surfaces* présenté au Théâtre de Vidy en septembre dernier dans le cadre du festival de La Bâtie. Le 26 mars, le photographe belge Geert Goiris sera à l'honneur. « Son travail m'inspire, s'enthousiasme Polar. Sera projetée une série de photos inédites pour lesquelles je compose une matière sonore originale. » Le projet de Geert Goiris consiste en une série de photos de paysages nocturnes, prises dans diverses parties du monde. Il imagine ses images comme des prophéties, des visions, peurs et anxiétés à venir. Leur collaboration sera finalisée dans le chalet du Val de Bagnes, véritable incubateur de création. ■

David Brun-Lambert est écrivain, journaliste, scénariste et producteur radio collaborateur des programmes culturels de la RTS.



CCTS, 2009, 100 x 120 cm. © Geert Goiris



Fuhriman Hächler, Zielturm, tour des juges pour des régates d'aviron sur le plan d'eau au Rotsee, près de Lucerne, 2013. DR

La complexité de la simplicité

Les architectes zurichois Andreas Fuhrmann et Gabrielle Hächler ont fait le choix d'être et de rester petits. Ils ont construit plusieurs de leurs maisons pour des artistes ou des acteurs du monde de l'art.

— Par Mireille Descombes

■ Une grande générosité. Une façon très douce et complice de se passer la parole. Andreas Fuhrmann et Gabrielle Hächler prennent le temps de s'asseoir tous les deux autour de la table et d'un café pour évoquer leur pratique. Dans le contexte de l'architecture suisse contemporaine, ces deux Zurichois font figure d'exception. Par leur choix de vie, leur refus de la course au prestige, par leur complicité de longue date avec le monde de l'art et ses acteurs – les parents de Gabrielle étaient sculpteurs. Par le fait également qu'ils ont surtout construit des maisons individuelles, après avoir dessiné l'espace de la première Kunsthalle de Zurich en 1990, puis de la seconde sur le site de la Löwenbräu, en 1996.

● ARCHITECTURE

MARDI 03.03.15 / 20 H

**Andreas Fuhrmann
et Gabrielle Hächler**

conférence en anglais

« Nous avons choisi d'être et de rester petits, explique Andreas Fuhrmann en souriant. On ne participe donc pas aux concours, sauf s'il s'agit de musées ou d'espaces similaires. Mon père avait un grand bureau d'architecture – mes deux parents étaient architectes. Je sais ce qui se passe quand on grandit trop. De concepteur, on devient simple manager de projets. Moi-même, après avoir, très jeune, gagné un concours pour un centre commercial, je me suis dit : j'arrête, je ne ferai plus que des petits projets. »

Galerie, cimetière et aviron

Parmi les clients d'Andreas Fuhrmann et de Gabrielle Hächler figurent la galeriste Eva Presenhuber, le collectionneur Ruedi Bechtler, les plasticiens Pipilotti Rist et Ugo Rondinone. Entre minimalisme et complexité, ils leur ont conçu des maisons à la géométrie affirmée, souvent proches extérieurement de la sculpture, tout en offrant à l'intérieur une grande diversité d'espaces articulés comme un tout. Le couple d'architectes aime les fenêtres qui recadrent et magnifient la vue, mais n'hésite pas à opter pour des volumes compacts quand le contexte et l'environnement l'exigent. Il leur arrive aussi de recourir à la couleur, toujours de façon sélective et ciblée. « Et dans ce cas, précise Gabrielle Hächler, nous réalisons le travail nous-mêmes. Contrairement à beaucoup de nos confrères, nous ne faisons pas appel à des artistes. »

Avec cette même exigence, Andreas Fuhrmann et Gabrielle Hächler ont construit un bâtiment pour le cimetière d'Erlenbach, sur les bords du lac de Zurich. Les différents locaux sont regroupés sous un toit massif. À l'entrée, deux éléments en béton perforé apportent à l'édifice tout à la fois une dimension ornementale et un sentiment de protection. Les parois sont en verre coloré, opaques depuis l'extérieur, mais laissant percevoir le paysage depuis l'intérieur. Au cœur du bâtiment, les chambres funéraires sont recouvertes de noyer et bénéficient de la lumière zénithale. « Il s'agissait de créer un espace à caractère sacré, mais abstrait, que chacun puisse s'approprier avec ses propres croyances, explique Gabrielle Hächler. Ce fut un projet pour nous très intéressant. Nous avons dû réfléchir au rôle, au pouvoir de l'architecture dans un contexte de deuil. Nous avons beaucoup travaillé sur les atmosphères, la lumière, l'acoustique. »

D'un autre type, mais également peu courant dans une carrière d'architecte, leur « Zielturm » sur le Rotsee, près de Lucerne, séduit tous ceux qui le découvrent. Reposant sur une dalle de béton qui s'avance sur le miroir de l'eau, ce cube de bois de trois étages aux éléments légèrement déboîtés abrite le jury, la presse et les officiels des régates d'aviron qui se tiennent chaque été sur ce lac aux qualités exceptionnelles. Telle la chrysalide, cet observatoire du XXI^e siècle se métamorphose alors en papillon. Ses parois s'ouvrent comme des ailes révélant de larges baies vitrées aux vues soigneusement dirigées vers la ligne d'arrivée. Dotée d'un équipement spartiate, le Zielturm vit trois semaines puis, la compétition terminée, les volets se replient, la passerelle est enlevée, la belle au lac dormant s'endort, redevient sculpture. Vous rêviez de la louer pour une retraite idyllique dans un cadre protégé ? Impossible, personne n'y a ensuite accès, sauf les chauves-souris. ■

Mireille Descombes



De gauche à droite : Cyril Regamey, Blixa Bargeld, Black Cracker, David Doyon, Yannick Barman. © Cédric Raccio/Dual Room

Pas grand, vaillant

Entre le trompettiste Yannick Barman et le batteur Cyril Regamey, l'aventure se perpétue depuis dix ans. Ils invitent deux voix, Blixa Bargeld et Black Cracker, pour dénouer le fil suspendu de leur électro-acoustique.

— Par Arnaud Robert

MUSIQUE

MARDI 20.01.15 / 20 H
KiKu + Blixa Bargeld
+ Black Cracker
concert



KiKu, *Marcher sur la tête*
Everest Record, 2014

Il revient d'Asie. Taïwan et consorts. Il a joué pour un orchestre symphonique, remplaçant de luxe, avant de prendre le chemin des clubs, tout seul, armé d'une trompette et d'un ordinateur portable. On a connu Yannick Barman dans ses heures parisiennes, il y a très très longtemps, quand il pistonnait trois heures par jour pour devenir soliste. Un sérieux contrarié par des yeux malins, des sourires renfrognés. Un prodige de la trompette qui n'a jamais cherché qu'une seule chose : étendre son territoire. KiKu, depuis dix ans, est sa boussole. Un groupe dont le nord est indiqué par son compère, son presque frère, le batteur Cyril Regamey.

Il faudrait écrire la légende de KiKu. Un nom tiré d'un roman, *Les Bébés de la consigne automatique* de Haruki Murakami. Le mot signifie « chrysanthème » en japonais. Une fleur qui a mauvaise réputation. Un orchestre qui n'a jamais entaché sa belle aura. Des tombereaux d'invités spéciaux, des spectacles qui mêlent l'audace visuelle au cliquetis numérique, une odyssée du défrichage en milieu urbain. KiKu épate par sa constance dans le dérapage, l'usage conjoint de l'électronique et du souffle, les tambours ajustés de Regamey, l'amour des chansons pâles, la ferveur des plages expérimentales. Au bout du temps, KiKu s'est taillé une petite place, solide, parmi les projets européens les plus aventuriers.

Axe New-York / Berlin

Dix ans après, ils avaient envie de voix. « Nous voulions jouer dans des clubs. Avec un dispositif plus simple », murmure Barman. Plus simple, c'est vite dit. Ils convoquent deux élagueurs compulsifs, des marchands de cisaille et de poésie drue. Blixa Bargeld est un gourou de l'avant-garde berlinoise des années 1980. Il a créé une épopée, *Einstürzende Neubauten*, aux chimies froides, aux murs analogiques. Il a ensuite accompagné Nick Cave, très longtemps. Et sa voix, dressée comme un rideau de verre, lamine les émotions contenues. Sa grâce est une chute. Éperdue. De la Javel pure. Et une manière d'articulation si fine qu'elle semble découper le langage au scalpel.

Black Cracker est un autre élagueur. Américain installé à Berlin. Petite frappe des banlieues new-yorkaises kidnappée par la geste rimbaldienne. Cracker, repéré dans le groupe Grand Pianoramax, est une force pour

chaque contexte dans lequel il s'installe. Rugosité de boxeur, slam qui trempe dans l'huile des rimes riches, étonnante disposition physique à mettre en corps ses vers. Entre Blixa et Cracker, il y a un monde. L'impression au soleil mourant contre les drippings d'une noirceur expressionniste. Deux états de la voix qui conquièrent KiKu, dans le prochain album à sortir. Cet album, justement : *Marcher sur la tête*.

Chaud-froid

Difficile d'en parler sans le défigurer. Regamey et Barman sont deux virtuoses. Ils pourraient faire comme tous les cascadeurs de leur âge. Prouver à chaque rebond combien ils sont bons. Leur musique est l'antithèse de cela. Un chemin caillouteux, stratosphérique (la guitare, dans le fond du son), des binaires de carnaval et ces bruits, ces bruits qui proviennent de la machine et qui seront sans nul doute les derniers sons sur terre. La trompette de Yannick Barman, la maîtrise classique, arrivent sans qu'on s'y attende. Comme pour rappeler que la musique n'est qu'une grande respiration dans un sommeil lourd.

KiKu manie donc le glacé et le brûlant. On ne sait pas bien s'il s'agit de définir la plus adéquate bande originale aux films apocalyptiques d'après-demain. Ou de s'émerveiller devant la vie telle qu'elle résiste. KiKu n'a pas de lieu. Pas de définition. Il n'est ni jazz ni électro. Il se joue dans l'intervalle, précisément, du cri et du silence.

Dans son nouvel album, le groupe pose côte à côte la distorsion brutale de « Nuage », la violence même en musique, et une étrange ballade italienne (« Dolce ») d'une légèreté obsédante. Cela ne leur suffit pas de vous gifler, ils veulent vous dorloter dans la même phrase. Et de ce chaud-froid permanent naît l'impression d'une direction évidente, d'une grammaire qui n'appartient qu'à eux.

Yannick Barman, quand il raconte tout cela, est en train de nouer son balluchon. Il s'apprête à quitter son appartement du Valais. « Je ne sais pas où je vais, mais j'ai envie de partir, alors, il faut bien commencer par faire mes valises. » Il pensait à Berlin. Il songe à l'Asie. Peu importe. Ce qui compte, c'est le transport. Et de cela, KiKu est spécialiste. ■

Arnaud Robert est journaliste, réalisateur et auteur. Il collabore régulièrement au quotidien *Le Temps* et à la RTS.





BON ANNIVERSAIRE!

NEW YEAR

DIESER PIMPMASTER
WIRD DAS PHUCKIN GATE
ZERLEGEN, MUSA

SURE?

FLUGSTUEN
ZONEN
WASGAGE

DREAM
MIGA
DREAM

BLACKA
BLACKA

If everything fails,
use fire.

FLUGSCHNEISE
AID WEIN

500 7520

NUR DEN RACHTER
UND KUNST
LIMMELL, ABER
HUT, KUNST
IN FAULT GATE

Kinder

● THÉÂTRE

MERCREDI 25, JEUDI 26
ET VENDREDI 27.03.15 / 20 H
Cédric Leproust
Nous Souviendrons Nous
(2013, 40')



Cédric Leproust, *Nous Souviendrons Nous*. © Nicolas Di Meo

Le sourire de nos morts

La tonalité sombre de la pièce de Cédric Leproust (*Nous Souviendrons Nous*) ne doit pas tromper : par cette performance à la fois ludique et organique, le jeune artiste nous offre une plongée dans l'essence lumineuse et troublante du théâtre, à la lisière de différents langages.

— Par Pierre Lepori

■ Une nouvelle génération foule les planches de la Suisse romande : des comédiens formés à la Haute École de théâtre (qui fête ses dix ans d'existence), porteurs de projets proches des nouvelles formes d'écriture du plateau, mais capables d'intégrer les troupes professionnelles sous la houlette de metteurs en scène de la génération précédente. De Ludovic Chazeau à Alexandre Doublet, d'Adrien Barazzone à Émilie Charriot (qui vient de donner une version magnifique de *King Kong Théorie*

de Virginie Despentès), ces diplômés de la Manufacture de Lausanne ne craignent pas le mélange des genres, les lignes de fuite, les trajectoires nomades et les mouvements aberrants. On a pu voir Cédric Leproust – en l'espace de deux saisons – dans des productions plutôt classiques (la très belle adaptation de *Seule la mer* d'Amos Oz par Denis Maillefer) ou dans des aventures collectives et générationnelles (les ébouriffants *Trublions* de Marion Aubert avec La Distillerie Cie), ou encore livré au monde visionnaire et organique de Fabrice Gogerat (*Manger seul*). On le retrouve dans un intense projet solo, dont la modeste durée (environ quarante minutes) ne doit pas cacher la grande ambition du dispositif.

Nous Souviendrons Nous – avec son titre qui joue volontairement de l'ambiguïté syntactique – se présente au premier abord sous les auspices des arts plastiques, presque du *body art* : l'interprète-metteur en scène interpelle le public dans le foyer du théâtre, il lui montre un jouet risible au petit nom grotesque (Kiki), racontant qu'il s'agit du seul souvenir d'un parrain trop tôt disparu. Très simplement, le performeur demande aux spectateurs d'inscrire sur son torse nu le nom et un souvenir d'une personne disparue et aimée. Puis il les invite à pénétrer dans la salle. Seul sur scène, il va traverser une partition de mots obscurs – une prose poétique d'Antoinette Rychner, inspirée de textes de Beckett et de Vincent Macaigne – où le corps est tour à tour mis à l'épreuve de la nudité, d'une lumière crue à contre-jour, et de différentes matières qui l'enduisent et le recouvrent : « C'est là, je suis là, il s'interroge quoique j'y sois déjà, mais qui s'interroge, qui pense, je n'ai ni tête ni pensée, et je pense, il me tient, il m'a pris, je l'ai pris, il ne m'a pas choisi, je ne l'ai pas choisi, il a fallu qu'il naisse, ce fut prêt, ce fut sa part, sa part à lui, sa part de matière [...] ». Un décryptage de cette écriture scénique et des mots scandés d'une voix cavernueuse serait tout à fait déplacé : l'enjeu – de taille – se situe dans le lien que Leproust instaure avant même le début du « spectacle » : chaque « spectateur » y arrive habité par le souvenir d'un être disparu et doit laisser ses fantômes agir. Une expérience en miroir, menée par l'artiste avec une maîtrise impressionnante, physique et intellectuelle à la fois. Le final en trompe-l'œil, où l'objet chargé de mémoire se matérialise (non sans une douce ironie) et les mots des spectateurs passent du corps de l'acteur à sa parole, opère un dernier renversement, subtil et puissant. Plusieurs frontières sont ainsi bousculées : celle entre fétiche et personne, celle entre écriture visuelle et puissance du mot (dans une dimension presque iconique), celle entre le corps de celui qui assiste et de celui qui performe ; sans que tout cela subisse la lourdeur d'une énonciation trop contraignante. « Nous naissons à la vie de multiples manières, en de multiples formes – dit Pirandello dans *Six Personnages en quête d'auteur* – : pierre ou rocher, eau ou papillon... ou encore femme. Et que l'on peut aussi naître personnage ! ». Par sa performance émouvante, Cédric Leproust montre une fois de plus que le théâtre est le lieu d'où surgit – en chair et en fantôme – l'illimité de notre mémoire et de notre imagination. ■

Pierre Lepori est écrivain et historien du théâtre, critique pour les services culturels de la Radio Suisse romande et tessinoise.



Insert de Patrick Graf

1^{er} page : *Verwunschen!*, 2014, huile sur miroir, 30 x 30 cm

Courtoisie collection privée, Zurich, KATZ CONTEMPORARY, Zurich

Double page : *Haus Aperol*, 2014, huile, laque et palettes sur miroir

Courtoisie collection d'art du Canton de Zurich, KATZ CONTEMPORARY, Zurich

4^e page : *Irgendeine Szene in der Welt b (Tropische Nacht)*, 2013, huile sur bois aggloméré, 49 x 62 cm

Courtoisie collection d'art de la Banque cantonale de Zurich, KATZ CONTEMPORARY, Zurich



Milo Rau, *Breivik's Statement*. L'actrice Sascha Ö. Soydan lit le discours de Anders B. Breivik. © Thomas Müller-IIPM

Un artiste au cœur du « politique »

Milo Rau invente un théâtre inscrit dans le réel des événements souvent violents, qui ont ensanglanté le monde contemporain. Ceux-ci sont toujours vus à hauteur d'homme pour éviter l'endoctrinement et privilégier la réflexion exigeante dans un monde où l'information, qui se déverse en permanence dans les médias, devient trop souvent superficielle, volatile et donc inopérante. — Par Jean-François Perrier

■ Un parcours atypique et protéiforme pour cet ancien élève du sociologue français Pierre Bourdieu, devenu essayiste, journaliste, professeur, auteur dramatique, cinéaste et metteur en scène qui aujourd'hui présente, sur les plateaux des théâtres, à travers toute l'Europe, des spectacles qui mêlent l'histoire, l'art et la politique. À partir de 2007, date de la création du collectif artistique IIPM (International Institute of Political Murder), il multiplie les projets fondés sur les recherches minutieuses qu'il effectue pour, à la fois, collecter les témoignages de ceux qui ont vécu les événements et consulter les archives disponibles. C'est en 2009 qu'il présente *Les Dernières Heures des Ceaucescu*, reconstitution du procès qui mit fin à la dictature du couple qui « régna » sur la Roumanie de 1965 à 1989, première proposition théâtrale d'une série qui se poursuit en 2011 avec *Hate Radio*

puis *Breivik's Statement*, *The Moscow Trials*, *The Zurich Trials* et *The Civil Wars* réalisés entre 2012 et 2014.

Pour chacune de ces propositions, il s'agit de dépasser l'événement à partir duquel est construit le spectacle, de ne pas se contenter de raconter mais de mettre en valeur cet instant pour entraîner le spectateur dans une réflexion personnelle plus vaste, pour le questionner dans un échange direct sans échappatoire et donc souvent dérangeant comme c'est particulièrement le cas pour ce *Breivik's Statement* que présente le Centre culturel suisse.

L'horreur tenue à distance

Le Norvégien Anders Breivik est devenu célèbre à 32 ans en commettant, le 22 juillet 2011, un attentat à la bombe contre des bâtiments ministériels à Oslo suivi immédiatement par le massacre de 77 personnes lors d'une réunion des jeunes militants du Parti travailliste norvégien sur l'île d'Utøya. Ces actions meurtrières ont révélé aux Norvégiens et au monde entier qu'il n'y a parfois qu'un pas à faire pour passer des discours aux actes et que la haine diffuse peut devenir une haine active dans cette Europe en proie aux démons de la peur, peur de soi et peur de l'autre, peur d'un monde nouveau ouvert et déstabilisant. Milo Rau, en choisissant de faire entendre les paroles de l'assassin, telles qu'il les a prononcées le 21 avril 2012, au cinquième jour de son procès, nous oblige à écouter ces paroles étranges, complexes, délirantes, soixante-quinze minutes qui voient se mélanger statistiques plus ou moins vérifiées, citations diverses de textes conspirationnistes ou pseudo-philosophiques et de textes fondateurs d'un néoconservatisme anti-

● THÉÂTRE

JEUDI 05.03.15 / 20 H

Milo Rau / IIPM

(International Institute of Political Murder)

Breivik's Statement

(2012, 70', 1^{re} française)

La représentation est suivie

d'un débat avec l'écrivain

Richard Millet, Milo Rau,

Sascha Ö. Soydan.

Modération : Arnaud Laporte

Conception et direction : Milo Rau

interprétation : Sascha Ö. Soydan

recherches : Tobias Rentzsch

scénographie : Anton Lukas

vidéo : Markus Tomsche

son : Jens Baudisch

production :

Mascha Euchner-Martinez

traduction française :

La Bâtie – Festival de Genève

● CINÉMA

JEUDI 12.03.15 / 18 H 30

Milo Rau / IIPM

Hate Radio (2014, 52')

La projection est suivie d'une

rencontre avec Milo Rau.

islamique, hommage aux mérites d'Al Qaïda au nom de la beauté du martyr, « clé du succès pour un combat de résistance », selon Breivik... De cet enchevêtrement de doctrines qui peut paraître totalement dénué de logique, Milo Rau donne une lecture distanciée en le faisant interpréter par une comédienne germano-turque, Sasha Ö. Soydan, doublement présente sur le plateau car elle est filmée pendant qu'elle dit les mots de Breivik et que son image est projetée sur un écran en fond de scène.

La force de cette performance tient sans doute à cette distanciation qui permet d'éviter la reconstitution historique et la forme spectaculaire d'un procès pour être au plus près des mots, des pensées de cet homme dans ce qui apparaît, au terme du discours, comme un véritable plaidoyer de défense de l'identité européenne contre le multiculturalisme qu'il faut combattre à tout prix, y compris au prix de meurtres et de violences. En écoutant ce bric-à-brac idéologique, on ne peut s'empêcher de retrouver des mots, des phrases, entendus, épars, dans les discours d'hommes politiques se revendiquant de la démocratie mais se laissant parfois aller vers un populisme dit de « bon sens ». En écoutant les mots de Breivik, on effectue un voyage dans les tréfonds de nos inconscients collectifs et l'on découvre ce qui se cache sous l'iceberg, ce qui se dissimule derrière les mots banalisés d'un discours qui se veut protecteur d'une Europe mythifiée. La sincérité de Breivik qui déclare : « Il faut déshumaniser l'ennemi [...] Si je ne l'avais pas fait, je n'aurais pas réussi », qui assure : « Je m'effondrerais mentalement si j'enlevais les boucliers mentaux que j'ai dressés », nous interroge, nous trouble, nous inquiète et c'est sans doute la raison de la censure qui s'est manifestée à la télévision norvégienne et dans certains journaux qui n'ont pas voulu reproduire ou faire entendre ces propos.

Ondes de haine

Chez Anders Breivik, les mots tentent de justifier l'acte criminel, mais parfois l'histoire a montré que les mots aussi pouvaient tuer. Milo Rau en fait une démonstration

magistrale en imaginant de reconstituer le studio de la RTLMC (la Radio Télévision Libre des Mille Collines) de Kigali qui fut, en 1995, le centre névralgique des torrents de haine qui entraînèrent la mort de centaines de milliers de Tutsis et de Hutus modérés pendant le génocide rwandais. En nous plongeant dans le huis clos de ce studio d'enregistrement, il nous fait entendre cette haine tranquille et ordinaire, et l'excitation de ces criminels de la parole que sont les journalistes chargés de relayer la propagande meurtrière du gouvernement hutu. Mais cette haine se distille dans l'ambiance festive de la musique entraînante des meilleurs tubes des années 1990 et la pensée exterminatrice joue avec les mots, détourne leur sens, en s'adressant à l'inconscient des auditeurs, plaisante avec ces ennemis réduits à l'état de « cafards » ou de « cancrelats ». Ici encore, il s'agit de déshumaniser ceux qui sont l'objet de la haine pour en faire des animaux nuisibles dont il est « normal » de se débarrasser, selon une loi naturelle bien connue. Dans le studio, on boit, on rit, on danse, on s'ennuie parfois sur ce volcan qui projette des torrents de lave de sang. Interprété par des comédiens qui ont eux-mêmes vécu ces événements, *Hate Radio* fait des spectateurs les auditeurs de cette manipulation diabolique et le film que Milo Rau a réalisé de son propre spectacle nous plonge dans cette hystérie sanglante et nous oblige à pénétrer les mécanismes de la manipulation qui a permis à cette folie collective de dégénérer en un génocide terrifiant que rien ne semblait pouvoir arrêter. En participant à un moment de cette journée ordinaire d'un studio de radio, fidèlement reconstituée à partir des archives de la RTLMC (1 000 heures écoutées et 50 interviews réalisées par Milo Rau), le spectateur n'entend pas les hurlements des victimes, ne voit pas la poursuite sanglante que mènent les bourreaux mais assiste à la fabrication d'une langue meurtrière qui s'insinue chez l'auditeur pour le transformer en assassin. ■

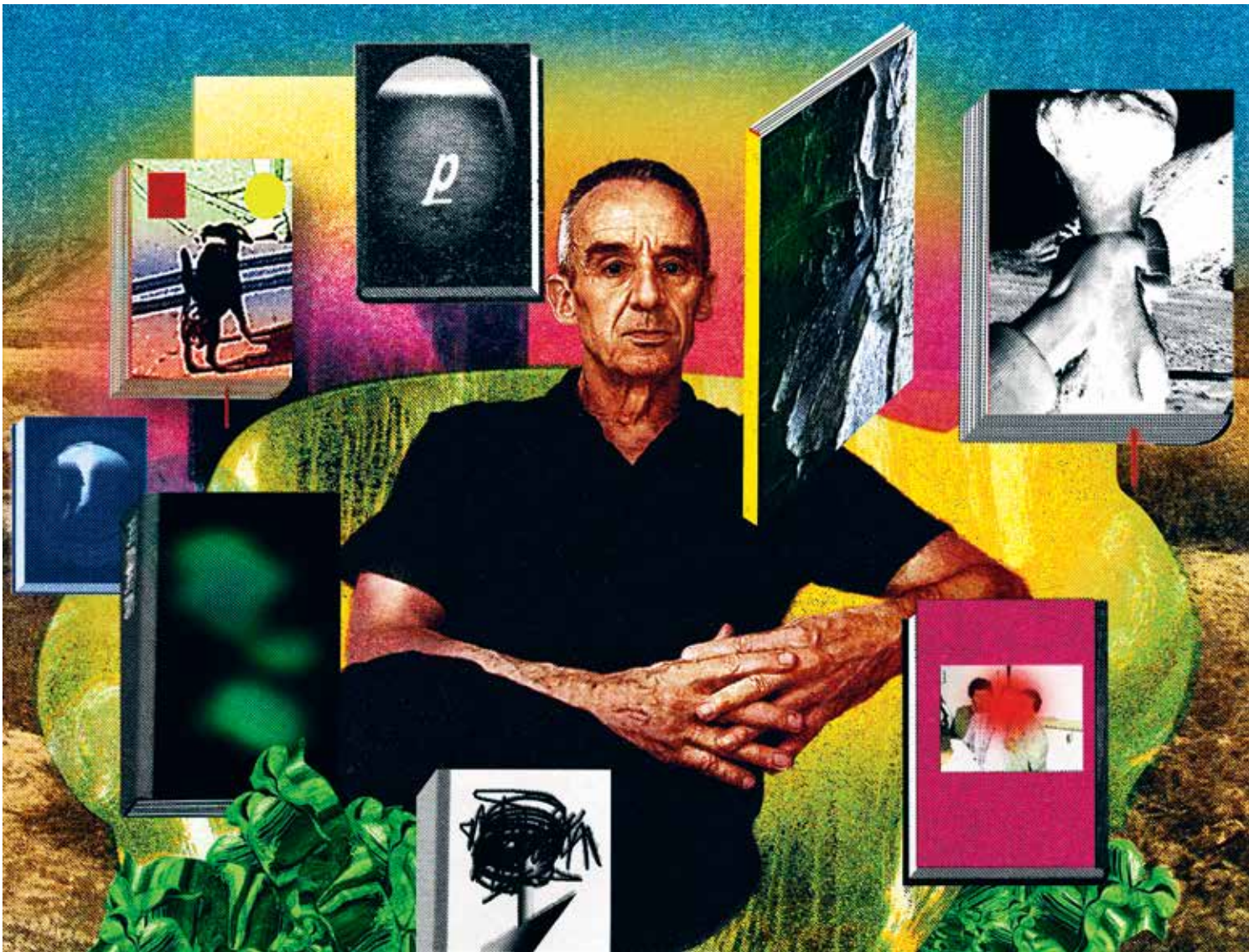
Jean-François Perrier est comédien et journaliste théâtre.

Il collabore avec le Festival d'Avignon, le Théâtre de La Criée

à Marseille ou la Comédie de Clermont-Ferrand.



Milo Rau, *Hate Radio*. L'acteur Diogenes Ntarindwa interprète le présentateur radio Kantano Habimana. © Daniel Seiffert –IIPM



Portrait de Patrick Frey par Luca Schenardi, 2014

Je est un autre

Éditeur de livres d’art, homme de théâtre et de télévision, Patrick Frey est une figure aussi énigmatique qu’ubiquitaire de la scène culturelle zurichoise. — Par Lynn Levy

■ Décortiquer le réel avec « un scepticisme absolu mais serein », se rire de tout. Et créer, inventer le nouveau, mettre les mains dans la matière pour lui donner forme. Il jongle entre mille vies, l’infatigable Patrick Frey avec l’omniscience subversive d’un humaniste un brin punk. Figure de la scène culturelle zurichoise, l’homme, aujourd’hui âgé de 63 ans, est à la fois comédien, critique d’art, cabarettiste, scénariste, producteur et écrivain. Et bien sûr, éditeur de livres d’art au sein de la maison qui porte son nom et qu’il a fondée à Zurich en 1986. En 2014, l’Office fédéral de la culture lui a d’ailleurs attribué le prix Jan Tschichold en récompense de « ses remarquables réalisations dans le domaine de l’art du livre ».

« Lorsqu’on me demande qui je suis, je raconte ce que je fais. Rien d’autre ne compte », glisse-t-il dans un sourire mélancolique et teinté d’impatience. Il y a quelque chose d’intranquille – un mouvement perpétuel – chez cet homme aux cheveux poivre et sel coupés ras, à la silhouette mince et éternellement habillée de noir, qui s’absorbe tout entier dans la conversation. Le corps courbé au-dessus de la table pour mieux se concentrer,

il parle vite, chaque mot est choisi, précis, les réponses fusent. Le sexagénaire au regard doux, qu’il cache derrière des lunettes à épaisses montures noires, se livre sans faux-semblant : son temps semble trop précieux pour qu’il ne le perde en affectation.

À intervalles réguliers pourtant, la discussion est interrompue par des visiteurs s’attardant face à la longue table noire jonchée de livres qui occupe les deux tiers du bureau des éditions Patrick Frey, dont la porte reste toujours ouverte au public. Le lieu se trouve au cœur du Löwenbräu zurichois, centre névralgique de l’art contemporain de la ville d’outre-Sarine, qui regroupe notamment la Kunsthalle, le Migros Museum, les galeries Hauser & Wirth, Gregor Staiger, Eva Presenhuber, Bob van Orsouw, Francesca Pia, Freymond-Guth et les éditions Parkett et JRP|Ringier.

Né dans le canton de Berne, Patrick arrive à 20 ans à Zurich, entame des études d’économie, qu’il abandonne, puis d’histoire de l’art. Il ne les achèvera pas non plus, happé qu’il est par la jeune scène de l’art contemporain. Il produit et expose quelques sculptures, écrit des critiques pour le *Tages-Anzeiger* (où il prendra la succession de Bice Curiger), le *InK*, *Die Wochenzeitung*, puis pour la presse spécialisée : *Flash Art*, *Artforum* et *Parkett*, que ses amis – Bice Curiger, Peter Blum, Walter Keller et Jacqueline Burckhardt – lanceront en 1984. Très proche de Peter Fischli et de David Weiss, qui ne forment alors pas encore un duo, il curate, en 1981 au Kunstmuseum de Winterthur, l’exposition *Bilder*, dans laquelle il montre notamment leurs travaux, mais aussi ceux de Klaudia

Schifferle, d’Urs Lüthi ou de Martin Disler. C’est lors du finissage de cette exposition que sera d’ailleurs projeté pour la toute première fois le court-métrage super-8 *Der geringste Widerstand* de Fischli et Weiss. Le succès est au rendez-vous. Mais l’insatiable trentenaire décide déjà de bifurquer vers une autre voie : celle du théâtre expérimental.

« Écrire sur de l’art était une activité sans doute trop solitaire pour moi, cela ne me suffisait pas. Quant au commissariat d’exposition, c’était passionnant mais j’avais cette envie de “faire” qui me taraudait, je voulais accomplir quelque chose et pas seulement traiter de l’art des autres, explique-t-il dans un français parfait. J’ai commencé à faire du théâtre avec un groupe d’amis, on se débrouillait avec presque rien pour monter nos spectacles, nous sillonnions la Suisse pour nous produire sur de toutes petites scènes. Nous faisons du cabaret punk, trash et comique, qui raillait l’establishment. Je me méfiais déjà beaucoup du respectable, de ce que l’on appelle la “haute culture”. Plus jeune, à l’internat, j’avais bien sûr joué dans de très “sérieuses” pièces d’Harold Pinter, mais là, j’avais envie de faire quelque chose de vivant, de local, je voulais montrer la culture d’ici. Une culture qui, d’ailleurs, était en pleine ébullition. »

Au début des années 1980, l’effervescence est effectivement palpable à Zurich. La scène *underground* explose et s’affiche au grand jour. Les jeunes réclament de nouveaux lieux pour abriter la culture alternative dans un soulèvement teinté de dada et de mai 68. Le « Züri brännt » (Zurich brûle) façonnera d’ailleurs l’avenir aussi bien géographique que politique de la ville. « J’avais déjà plus de 30 ans à cette époque-là, j’étais donc un peu trop vieux pour participer aux manifestations et ce n’était pas dans mon caractère de lancer des pierres. Mais j’ai été très impressionné, fasciné même, par la force de cette insurrection. Nous partagions les mêmes idées. J’ai tout de suite compris que ça changerait tout, que la ville de Zurich ne serait plus jamais la même. »

Dès le milieu des années 1980, Patrick Frey devient membre du cabaret zurichois Götterspass, écrit pour le théâtre, la télévision, réalise des films, tout en continuant ses activités de critique d’art et en restant très proche de ses amis plasticiens. « Je ne suis au fond jamais totalement à l’aise dans un seul milieu, jamais vraiment chez moi, sourit celui que certains qualifient d’hyperactif. J’ai toujours eu besoin de me confronter à des cercles très divers, de multiplier les centres d’intérêt. J’aime me remettre en question en me confrontant à l’inconnu. À mes débuts, il y a eu des situations assez cocasses, parce que les gens du monde de l’art ne savaient pas que je faisais aussi du théâtre, et vice-versa. Il est arrivé qu’on me raconte les faits et gestes d’un acteur, alors qu’il s’agissait de moi. »

Le point commun entre toutes ses activités ? La subversion sans doute. Et l’esprit de groupe, de troupe. « C’est peut-être de la lecture des textes d’Antonin Artaud que vient mon admiration pour un anarchisme artistique plutôt que politique. Nous avions 20 ans, Christoph Marthaler (Ndlr, metteur en scène zurichois) et moi, et étions hypnotisés par ses pièces de théâtre, sa voix, se souvient-il. J’ai aussi beaucoup appris de mes amis artistes. D’eux, j’ai tout de suite aimé le scepticisme à la fois absolu et serein. La pensée même est subversive. Et l’humour, essentiel, il m’a sauvé de tout. Le rire reste d’ailleurs un outil éminemment révolutionnaire », glisse-t-il, avant d’ajouter : « C’est vrai qu’on m’a souvent taxé de dandysme, peut-être à cause de la distance que j’oppose aux événements. Mais je me méfie de ce terme, parce qu’il fait référence sans doute aussi à mon origine sociale. »

« La pensée même est subversive. »

C’est que Patrick Frey a passé son enfance dans le château familial de Berg am Irchel, une maison cossue dans laquelle Rainer Maria Rilke, un ami de ses ancêtres, a notamment séjourné dans les années 1920. L’éducation est stricte mais la culture omniprésente. La famille d’industriels d’ascendance aristocratique compte d’ailleurs plusieurs collectionneurs et mécènes, parmi lesquels Oskar Reinhart, qui fondera, dans les années 1940, le musée Reinhart de Winterthur. « C’était une enfance idyllique. Mon grand-père Hans Eduard Bühler était la figure d’autorité, il était entrepreneur mais il aurait dû, et voulu, être artiste. Il dessinait et sculptait très bien, je me souviens qu’il gribouillait sur tout, même sur les paquets de cigarettes. Mais il a fait le choix de la raison. Comme ma mère, sans doute, qui écrivait très bien. »

Sortir du rang n’était alors pas une option. « Il y avait une sorte d’injonction de “ne pas oser”, de ne “pas avoir le feu sacré”. C’est une chose contre laquelle je me suis beaucoup battu, il a fallu m’en libérer. Mon père, un fils de pasteur très strict, est mort lorsque j’avais 2 ans. Mais ce n’est qu’à l’âge de 13 ans que j’ai appris qu’il s’était en réalité suicidé. Ça a été un choc. J’ai voulu dès lors échapper à toute forme de déterminisme, je ne crois pas au destin. Et j’ai toujours eu cette faim de savoir, je voulais tout apprendre, comprendre, agir. Je ne peux pas m’imaginer ce que serait une vie sans créativité. » Le polymorphe Patrick Frey

s’échappe donc à Zurich, devient rapidement une figure de la scène culturelle et y rencontre sa femme Laurence Bloch, une historienne de l’art, avec laquelle il aura quatre garçons. En 1986, à ses multiples activités, il ajoute les livres d’art en fondant les éditions Patrick Frey. « Aujourd’hui, nous publions entre quinze et vingt ouvrages par an, dévoile le directeur, c’est presque trop ! Les premières années, il s’agissait uniquement de livres d’artistes. Puis, nous nous sommes diversifiés et avons élargi notre ligne éditoriale, tout en gardant ce constant souci de la précision et de la pertinence. » Auréolée de plusieurs prix, la maison d’édition réalise aujourd’hui 60 % de son chiffre d’affaires à l’étranger (Angleterre, États-Unis, Japon, France et Allemagne). En Suisse romande, les livres plébiscités par le grand public traitent de musique : *Hot Love*, en 2006, est devenu la référence en matière de punk suisse et, en 2012, *Heute und Danach*, une somme sur la scène musicale underground helvétique des années 1980, a eu un succès aussi bien critique que commercial.

Depuis presque trente ans, la maison d’édition travaille en étroite collaboration avec les jeunes artistes comme avec les grandes figures de l’art contemporain qu’elle accompagne sur le long terme, comme le duo Peter Fischli et David Weiss ou Karen Kilimnik. Et Patrick Frey, qui envisage son rôle d’éditeur avant tout comme un travail de curateur, de conclure : « Je crois qu’il est indispensable de concevoir chaque publication comme un geste radical. Il s’agit d’être contemporain, d’ajouter de la matière au débat. Surtout dans une époque numérique où le livre objet doit être minutieusement édité. Aucun de nos ouvrages ne ressemble d’ailleurs au précédent, puisque, chez nous, le contenant est le reflet du contenu. Le maniérisme ne nous intéresse pas. » Un sillon singulier que la maison EPF continue de tracer en 2015, comme le reflète le catalogue des ouvrages à paraître : duquel on retient notamment l’étrange volume de photographies de l’artiste américain Cameron Jamie, *Front Lawn Funerals and Cemeteries*, ou la suite des méditations sur l’amour et le temps qui passe de Barbara Davatz, *As Time Goes By*. ■

Linn Levy collabore actuellement à la rubrique culture du magazine *Edelweiss-Ringier*.

Patrick Frey en quelques dates

1951 : Naissance à Berne.

1977 : Devient critique d’art pour le *Tages-Anzeiger* et plus tard pour *Flash Art*, *Artforum*, *Parkett*.

1981 : Curate l’exposition *Bilder* au Kunstmuseum de Winterthur.

1983 : Se lance dans le théâtre indépendant, devient membre du cabaret Götterspass de Zurich.

1986 : Fonde les éditions Patrick Frey.

1999-2007 : Joue l’un des rôles principaux de la série télévisée helvétique *Lüthi und Blanc*.

2000 : Cofonde et dirige le Casino Theater de Winterthur.

2001 : Cofonde la société de production de films Schumacher & Frey.

2014 : Lauréat du prix Jan Tschichold.

2014-2015 : Écrit et joue dans la série télévisée *Fässler-Kunz* sur UPC Cablecom et Sat1.

Illustrateur

Luca Schenardi est un artiste suisse né en 1978. Il vit et travaille à Lucerne. Il est l’auteur du livre *An Vogelhäusern mangelt es jedoch nicht* édité par Patrick Frey.

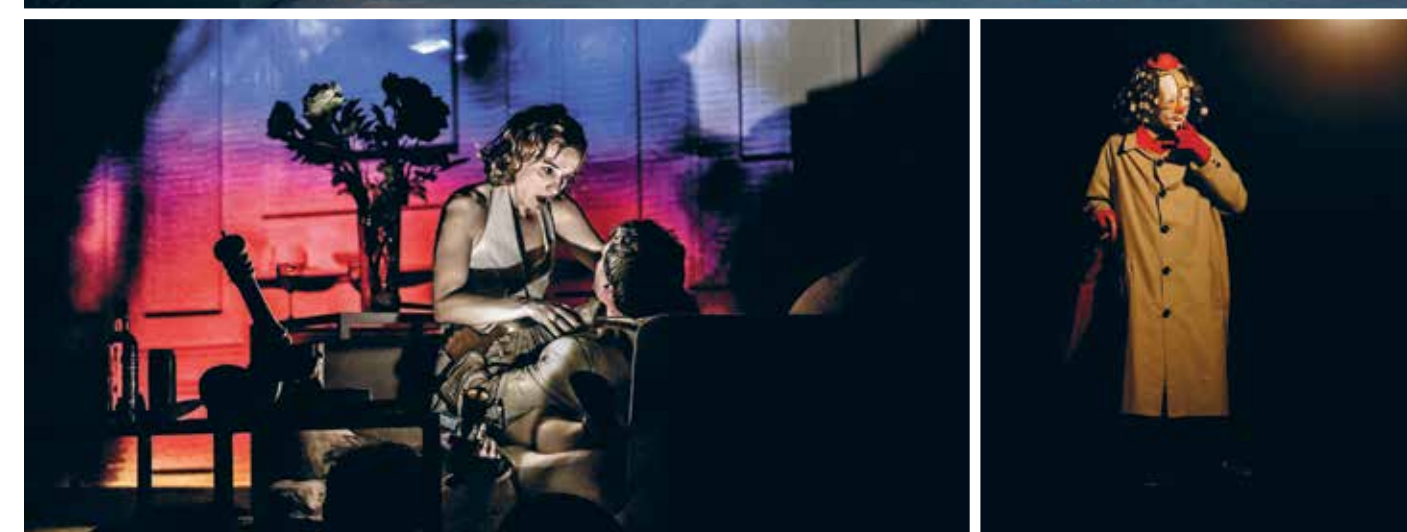


ecav

portes ouvertes tag der offenen tür

sam 24.01.2015
11:00 – 19:00

www.ecav.ch
rue bonne-eau 16, 3960 sierre



**THÉÂTRE, DANSE, MUSIQUE, CIRQUE
C'EST AU THÉÂTRE FORUM MEYRIN
QUE ÇA SE PASSE !**

forum-meyrin.ch / Théâtre Forum Meyrin, Place des Cinq-Continents 1, 1217 Meyrin, Genève
Billetterie + 41 22 989 34 34 du lu au ve de 14h à 18h

**THÉÂTRE
FORUM
MEYRIN**

PROGRAMME COMMUN VIDY-ARSENIC & GUESTS

Lausanne (CH) **SAVE THE DATE!**
18.3. – 29.3.2015

Un nouveau temps fort de la
création contemporaine à Lausanne

Le Théâtre de Vidy et l'Arsenic mettent leurs forces en commun
pour permettre au public de découvrir les esthétiques
contemporaines défendues par chacun des lieux. Ils invitent
pour cette première édition Les Printemps de Sévelin,
festival de danse contemporaine, Le Théâtre
La Grange de Dornigny et Les Docks. Ensemble, ils feront
de Lausanne une capitale internationale des arts de la scène.

programme-commun.ch

VIDY THÉÂTRE
LAUSANNE

36
THÉÂTRE
SÉVELIN

Unil
UNIL | Université de Lausanne
Théâtre
La Grange de Dornigny

Docks
éc a l

LE RAPPORT BERGIER

DE ET PAR JOSÉ LILLO
AVEC MAURICE AUFAR
FELIPE CASTRO
LOLA RICCABONI

PRODUCTION LE POCHÉ GENÈVE

THÉÂTRE LE POCHÉ
www.lepoche.ch

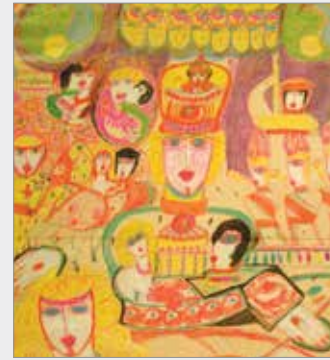
2 > 22 FÉVRIER 2015

NOS SERMENTS
Guy-Patrick Sainderichin / Julie Duclos
25 février > 1^{er} mars 2015

EN ROUE LIBRE
Penelope Skinner / Claudia Stavisky
9 > 22 mars 2015



L'actualité culturelle suisse en France / Expositions

© Fondation Aloïse, Aloïse Corbaz, *Cosonné de théâtre*, 1950

ALOÏSE CORBAZ Aloïse Corbaz en constellation

En Romandie, elle est fameuse uniquement par son prénom : Aloïse. En France, la Suisse reconquiert l'entier de son identité avec son patronyme. Le musée lillois consacre une grande exposition à cette figure de l'art brut autour d'une pièce imposante, un rouleau de 14 mètres de long de dessins intitulé *Cloisonné de théâtre*, déposé dans les collections de l'institution. Aloïse fascine par l'univers qu'elle a su transmettre par le crayon et la craie grasse. Empereurs et princesses, aperçus lorsqu'elle était employée à la cour impériale d'Allemagne à Postdam, se muent en contes et en légendes dignes de l'opéra. L'exposition propose d'explorer cet aspect théâtral chez l'artiste. Denis Pernet Villeneuve-d'Ascq, LaM, du 13 février au 17 mai 2015



© Marc Bauer, photo David Betanger

MARC BAUER Cinorama

Du dessin au cinéma, du diorama à l'histoire, petite ou grande, Marc Bauer poursuit son expérimentation sur le conflit des mémoires. Et pour un artiste qui maîtrise tant le dessin, l'image en mouvement s'est imposée naturellement. Son observation d'une histoire politique du cinéma passe par le dessin mural monumental, par des séries de dessins alignés en panorama et même par un film d'animation. Les traits acérés du crayon, les mots épars qui narrent la légende donnent certaines clefs du drame. Le visiteur reconstitue le reste de la narration dans la déambulation qui devient montage. L'exposition voyage à travers divers Frac, ce sera celui de Provence-Alpes-Côte d'Azur après l'Alsace. DP Sélestat, Frac Alsace, jusqu'au 22 février 2015



© Valentin Carron, courtoisie de l'artiste et Kamel Mennour, Paris

VALENTIN CARRON L'Autoroute du soleil à minuit

Des ouvertures dans une paroi, telles des meurtrières dans les façades des architectures vernaculaires de campagne, des ceinturons en verre, des répliques de sculptures modernes d'art public provincial, évocation d'un idéal des années 1950, aujourd'hui nostalgique. Valentin Carron poursuit, dans cette première exposition personnelle chez Kamel Mennour, l'inventaire des formes familières d'une réalité culturelle proche et lointaine à la fois. Mais l'artiste les reproduit ici de manière factice, en plâtre, en résine, en verre, et ce faisant, les fait osciller entre l'étude et l'appropriation. Ainsi mène-t-il sa réflexion sur le rôle de l'art dans le contexte actuel des utopies déçues. DP Paris, Galerie Kamel Mennour, du 24 janvier au 15 mars 2015

© Carmen Perrin, *Tracé tourné, ouvert*, 2014

CARMEN PERRIN

Elle gratte, elle perfore, elle révèle. Carmen Perrin travaille la mémoire telle une matière brute. Elle traite le bois, le papier, les cartes de ville, en les transformant par l'action de la main. L'artiste genevoise, originaire de La Paz, présente en deux lieux ses dernières créations. Le travail régulier du graphiste sur le papier, en cercles concentriques et géométriques, dépose le minéral, sculpte la feuille et projette les dessins qui relèvent du relief dans une série intitulée *Tracé tourné*. Cela évoque le disque vinyle, lui aussi inscription d'une mémoire. Elle recouvre les cartes de craie grasse puis en gratte les motifs. Les livres sont percés et deviennent des architectures. DP Paris, Galerie Catherine Putman, du 7 mars au 30 avril 2015 Paris, Maison de l'Amérique latine, du 7 mars au 16 mai 2015

ART CONTEMPORAIN COLLECTION #07



Le Temps propose régulièrement à ses lecteurs des œuvres d'artistes en souscription exclusive et en édition limitée.

Julian Charrière, jeune artiste franco-suisse installé à Berlin, est le septième artiste à entrer dans la collection d'art contemporain du Temps. «Polygon» est une photogravure dont le tirage a été effectué à partir d'une photographie qu'il a lui-même réalisée ce printemps dans la région de Semipalatinsk, où ont eu lieu les premiers essais nucléaires soviétiques, qui se sont poursuivis jusqu'en 1989.

L'étrangeté du paysage, dont les constructions ont été conçues en vue des

expériences militaires, est accentuée par des sortes d'éclats lumineux qui semblent le manger. L'artiste a installé les pellicules de ses photographies dans une boîte posée sur le sol cristallisé par les essais nucléaires, et l'a encore recouverte de cailloux pris à ce sol. Ce sont les rayons dégagés par cette strate géologique qui ont agi sur le film.

Julian Charrière a choisi l'atelier de Fritz Margull, à Berlin, pour produire sa photogravure. Cet artisan a travaillé pour les plus grands artistes contemporains, de Gerhard Richter à Jimmie Durham en passant par Sigmar Polke et John Armleder.

Une vidéo montrant le tirage de la sérigraphie, avec un commentaire de l'artiste filmé dans son atelier, est à découvrir sur www.letemps.ch/charriere

La photogravure «Polygon», au format 51 x 61,5 cm, est numérotée et signée par l'artiste. Le tirage est limité à 60 exemplaires.

Cette œuvre exclusive peut être commandée sur www.letemps.ch/art-phare ou par courriel à abos@letemps.ch

Prix 275,00 €
TVA incluse.
Frais de livraison en sus.

LE TEMPS
MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE



© Steve Iunker, Agence VU

STEEVE IUNKER Villes extrêmes

Prix Photo décerné en 2013 par le Muséum national d'histoire naturelle, le Genevois Steve Iunker est un photographe qui oscille entre reportage et art, où l'appareil de photographie devient un vecteur d'intime entre le sujet et l'auteur, puis avec le public. Pour le Jardin des plantes, il s'intéresse aux villes de l'extrême : Tokyo (Japon) la plus peuplée, Yakoutsk (Sibérie) la plus froide ou encore Ahwaz (Iran) la plus polluée. L'auteur est resté plusieurs jours dans chacune des neuf villes afin de tisser ce lien privilégié avec ces contextes et de percer le mystère du choix de vie de ses habitants. Il en ramène un ensemble singulier, loin des clichés, accompagné de textes de trois écrivains dont Sylvain Tesson. DP Paris, Jardin des plantes, grilles de l'école de botanique, jusqu'au 1^{er} février 2015



© Les frères Chapuisat, Avant-Post, CAV, 2010

LES FRÈRES CHAPUISAT Face-à-face

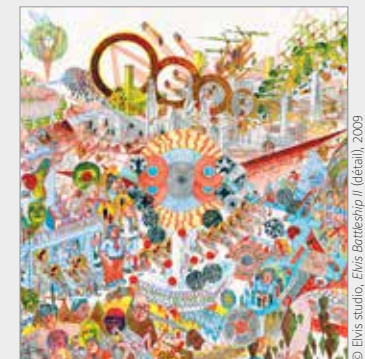
L'exploration des liens entre le corps du visiteur et l'architecture se poursuit dans le travail des frères Chapuisat. *Le Phare* s'en est déjà fait régulièrement l'écho. C'est au tour du centre d'art la Chapelle des Calvairiennes d'être investi par une sculpture-structure qui permet de créer un nouveau rapport avec le retable de 1624, classé monument historique. *Face-à-face*, titre de l'exposition, nous plonge au cœur de ce monument, pièce centrale de l'ancienne chapelle, et nous permet de fouiller le moindre détail du mur retable baroque. Une manière de penser l'architecture avec le regard, et l'œil avec le corps pensant. DP Mayenne, Chapelle des Calvairiennes, du 14 février au 5 avril 2015



© Gerda Steiner & Jörg Lenzlinger

GERDA STEINER & JÖRG LENZLINGER Les Pierres et le Printemps

Un château Renaissance digne d'un conte de fées, la Loire, une chapelle, un parc immense et un jardin remarquable. Quel cadre plus propice à Gerda Steiner et à Jörg Lenzlinger pour déployer leur exploration des rapports entre nature et culture, entre écologie et production, entre histoire et recyclage. Ils avaient déjà traité du thème du parc national alpin dans une exposition monumentale dans les Grisons où ils avaient reproduit une nature factice faite de plastiques et de matières pauvres et colorées. Il est à parier que ce contexte français et classique saura, lui aussi, inspirer au duo une réponse baroque et décalée dans l'exubérance et l'intelligence qu'on leur connaît. DP Domaine de Chaumont-sur-Loire, du 7 avril au 1^{er} novembre 2015



© Elvis studio, Elvis Bratscho, Il (détail), 2009

TOUT CE QUI SE FAIT SOUS LE SOLEIL

Julien Amoureux, alias Le Gentil Garçon, et Carole Rigaut, commissaire d'exposition, ont imaginé une exposition à partir d'une sélection d'œuvres issues de la collection du Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève. Et il n'y a pas que des Genevois(es) dans ce magnifique ensemble. Des œuvres des Américaines Sadie Benning ou Marina Abramović côtoient des propositions de Elvis Studio, Jérémy Chevalier, Olivier Genoud, Elisa Lavergo, Thomas Maisonnasse, Gianni Motti, Delphine Reist ou encore Ambroise Tièche et Pierre Vadi. Tout de même de quoi se faire une belle idée de la création réalisée sous le rayonnement de la Rome protestante, pas toujours aussi ensoleillée que le titre le laisse croire. DP Nantes, Le Lieu unique, du 6 mars au 17 mai 2015

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes



© Philippe Wesschrott

PHILIPPE SAIRE Black Out

Sentiment de vertige. Fascination. Ou encore sensation d'étouffement. Dans *Black Out*, Philippe Saire accomplit un travail visuel, proche des peintres, Soulages et Goya en tête. Cette création, qui trace des lignes blanches sur fond noir au moyen de mini-granules de caoutchouc, est donc spectaculaire. Mais il y a plus dans cette proposition intense que le public découvre d'en haut, depuis une passerelle qui surplombe la scène. Il y a une idée d'oppression, de fatale attraction. Comme si, à fond de fosse, les trois danseurs pouvaient finir par disparaître sous ce matériau hostile qui tombe du plafond. Noir de la nuit, noir de la fin ? Philippe Saire ouvre sa boîte à mystères. **Marie-Pierre Genecand**
Le Havre, Pharenheit,
du 31 janvier au 2 février 2015



© Augustin Rebetz

MARTIN ZIMMERMANN Hallo

Martin Zimmermann en solitaire ? Oui, l'artiste zurichois revient à lui-même dans *Hallo*. Et le solo, plus fragile, moins scintillant que *Hans was Heiri*, grand succès de 2012, raconte quelque chose de son exigence intérieure, voire de son inquiétude cachée. *Hallo* se compose d'une suite de sketches grotesques et parfois mélancoliques où le funambule du sens joue avec la matière. Un chapeau qu'on imagine mou et qui se brise au sol, un costume qui permet de se fondre dans le décor, un double qui surgit alors qu'on imagine un miroir ou encore un jeu d'échelles explosant les conventions visuelles... Martin Zimmermann est avant tout un poète, ombre filiforme qui retourne notre quotidien comme un gant. **M-PG**
Lyon, Maison de la danse,
du 8 au 10 avril 2015



© Jörg Bauman

RIMINI PROTOKOLL Situations Rooms

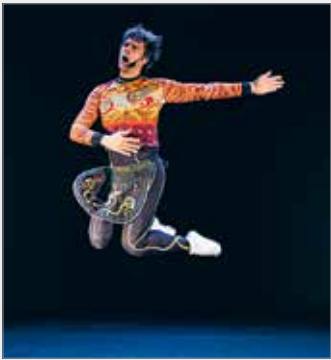
Souvent, le collectif suisse Rimini Protokoll présente sur scène un groupe d'individus dans une démarche documentaire. On a pu ainsi découvrir le quotidien de chauffeurs de poids lourds, d'enfants sans cesse délocalisés à cause de la profession de leurs parents. Ici, même souci documentaire, mais sans la présence *live* des protagonistes. Muni d'un casque et d'une tablette numérique, chaque spectateur suit une sorte de jeu vidéo au cours duquel il découvre le monde des armes à travers des séquences projetées. Au sommaire ? Un avocat pakistanais représentant les victimes d'attaques de drones, un médecin en Sierra Leone, un vendeur d'armes, un journaliste de guerre... Explosif. **M-PG**
Nanterre, Théâtre des Amandiers,
du 24 janvier au 15 février 2015



© Raoul Gilbert

DAVID DIMITRI L'Homme cirque

C'est l'un des funambules suisses les plus reconnus hors d'Helvétie. Un homme qui traverse le ciel comme une comète. D'ailleurs, l'affiche de son solo le représente la tête sortant d'un canon, prêt à conquérir les hauteurs du chapiteau. Fils du célèbre clown Dimitri, David a su se libérer de l'ombre de son père. Il s'est d'abord distingué dans des numéros de haute voltige, notamment au-dessus du stade de Francfort et dans l'escadrille de choc du Cirque du Soleil. Depuis 2001, il se produit en solitaire et a élargi son savoir-faire. Il a développé ses talents de musicien, de comédien et de poète, parvenant ainsi à offrir, de l'accordéon à l'éléphant simulé sur un cheval d'arçons, tous les plaisirs de la piste. **M-PG**
Paris, Le Centquatre, du 11 au 22 mars 2015
Pantin, du 26 mars au 8 avril 2015



© Simon Leutli / CCS

FOOFWA D'IMOBILITÉ Histoires condansées

Foofwa le facétieux, Foofwa le fabuleux. Qui adore rire et danser. Qui passe sans transition d'une parodie d'accent genevois à un saut aérien. Sans doute parce qu'il a été dès sa naissance l'enfant chéri de la danse, Foofwa d'Imobilité excelle aujourd'hui à en restituer les étapes clés dans *Histoires condansées*, spectacle-conférence qui, du ballet classique à Pina Bausch, évoque les grands noms de l'art chorégraphique. C'est que Foofwa d'Imobilité, alias Frédéric Gafner, est bien le fils de Claude, danseur soliste au Grand Théâtre de Genève, et de Beatriz Consuelo, danseuse étoile qui a consacré une grande partie de sa vie à transmettre son savoir à la tête du Ballet Junior. Mémoires vivantes, de mère et père en fils ! **M-PG**
Pantin, CND, du 18 au 20 mars 2015



© Simon Leutli / CCS

HELL'S KITCHEN

Hell's Kitchen a ressuscité le blues et lui a donné une seconde jeunesse. Si leur dernier album *Red Hot Land* est une merveille pour les oreilles, leurs concerts sont un régal visuel et musical. Le spectateur, qui aura lui aussi du mal à rester dans son fauteuil, découvre un Bertrand Monney suant, qui fait hurler sa guitare et ne tient pas en place sur sa chaise. Aux riffs de guitare, Cédric Taillefer répond en maltraitant sa batterie (de cuisine) bricolée. La cuisson est gérée par Christophe Ryser, maître saucier de cette cuisine, qui fait vibrer les cordes de sa contrebasse comme les tripes du spectateur mûdusé. Bienvenue en enfer ! **CCS**
Paris, La Mécanique Ondulatoire,
le 21 janvier 2015
Annemasse, Château Rouge,
le 21 février 2015



© Leo van Veltrop / CCS

TABEA MARTIN Duet for Two Dancers

Tabea Martin est une des coqueluches de la scène contemporaine suisse. Formée au Hogeschool voor de Kunsten à Amsterdam, l'artiste âgée de 40 ans a déjà créé une douzaine de pièces et est régulièrement invitée par de grands festivals. Sur une musique d'Igor Stravinsky, *Duet for Two Dancers* pose la question du décalage entre ambition et réalité. Vit-on vraiment le destin qu'on s'était souhaité ? Produit en 2010, ce spectacle entame sa troisième année de tournée, témoignage de sa qualité et de son succès. Cette problématique du décalage est traitée sur les plans professionnel et personnel. De quoi pointer un mal très contemporain : la multitude des possibles qui finissent par étouffer le sujet. **M-PG**
Saint-Herblain, Onyx-La Carrière,
le 25 février 2015



© David Hounchinger

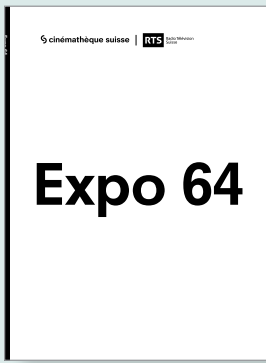
KARIM BEL KACEM B.L.A.S.T.E.D et Gulliver

Karim Bel Kacem appartient à cette nouvelle génération qui mêle théâtre et arts plastiques. Lui-même s'est formé aux deux disciplines et propose des spectacles où le dispositif scénique occupe une place prépondérante. Dans *B.L.A.S.T.E.D* comme dans *Gulliver*, les spectateurs voient l'action à travers des fenêtres. Dans le premier travail, le public observe un couple en crise confronté à une guerre qui éclate. Dans le second, destiné également aux enfants, les spectateurs suivent les tribulations de Gulliver restituées par trois acteurs et cinquante figurines. L'artiste a aussi créé *You Will Never Walk Alone*, une conférence-performance autour des liens entre sport et politique. **M-PG**
Nanterre, Théâtre des Amandiers,
B.L.A.S.T.E.D du 2 au 19 avril 2015,
Gulliver du 4 au 19 avril 2015



JEAN-FRANÇOIS AMIGUET

Né en 1950, Jean-François Amiguet fait partie de cette génération de cinéastes venus juste après les « pères » du cinéma romand (Tanner, Soutter, Goretta, etc.). Grâce à l'engagement de la Cinémathèque suisse, la numérisation de plusieurs des films de Jean-François Amiguet a permis l'édition d'un coffret de cinq DVD – *Alexandre, La Méridienne, Sauvage, L'Écrivain public, Au sud des nuages* – et d'un livret d'une trentaine de pages. Chaque DVD comprend un long métrage, accompagné d'un court et d'une émission télévisuelle qui lui sont liés. Au total, près de dix heures de cinéma, avec le cinéaste veveysan, mais aussi avec ses acteurs : Kristin Scott Thomas et Judith Godrèche, entre autres. Le tout enrichi d'images rares, *making-of*, entretiens et interviews. **CCS**



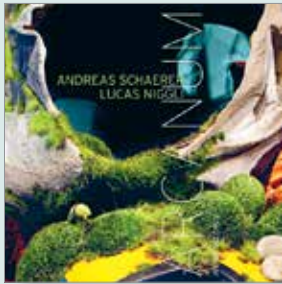
EXPO 64

La Cinémathèque suisse et la Radio Télévision suisse éditent une sélection de films sur l'Exposition nationale suisse de 1964, plus communément appelée Expo 64. Le coffret, divisé en chapitres thématiques, mêle de façon fascinante les archives du Ciné-Journal suisse. Ces films ne se destinent pas qu'aux nostalgiques, désireux de traverser Vidy en monorail, de grimper au sommet de la tour Spiral ou de plonger au fond du Léman à bord du mésoscaphe. C'est toute l'atmosphère d'une époque qui se dessine, qui voit les tenants de l'ordre national immuable entamer le débat avec les porte-voix d'une Suisse plus contestataire, qui préfigure Mai 68. Un livret de 72 pages complète le coffret. **CCS**



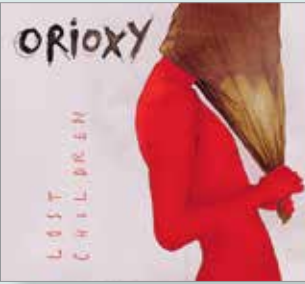
LARYTTA Jura Creaked Records

James Murphy et son LCD Soundsystem ont fait des émules. D'Oxford à Brooklyn, le carambolage entre mélodies *catchy* et artillerie rythmique définit désormais le paysage pop mondial. Fondé en 2004, Larytta propose un groove vénéneux pétri d'harmonies célestes. Beach House a du souci à se faire ! Formé autour de Guy Meldem et de Christian Pahud, le quatuor jouait déjà des coudes il y a six ans alors que paraissait *Difficult Fun*, premier album où était démontré que tout peut être tenté, pourvu qu'on danse à en oublier que demain est à redouter. *Jura* enfonce à présent le clou. Et y met la manière ! James Murphy sait-il seulement qu'à Lausanne aussi on fait du slogan « Dance Yourself Clean » une table de loi ? **DB-L**



ARCANUM Andreas Schaerer & Lucas Niggli Intakt Records

De la contrainte naissent des voies d'expression insoupçonnées, souvent originales, sinon radicales. Ce principe fut employé avec un succès contrasté dans tous les champs de la création durant le siècle passé. À travers lui, des musiciens aussi divers que Björk, Julian Sartorius ou Tom Waits ont bousculé beaucoup des modes esthétiques communément admis dans la pop, le jazz ou le blues. Empruntant cette même démarche, le *beatboxer* et chanteur Andreas Schaerer s'essaye en compagnie du batteur Lucas Niggli à un curieux dialogue dada où voix et percussions s'entrechoquent, déterminant ensemble les contours de territoires instables, cubistes, toujours singuliers, parfois dangereux. Tristan Tzara aurait apprécié. **DB-L**



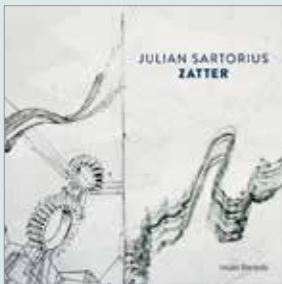
ORIOXY Lost Children GLM Music

Il est des beautés convenues, d'autres confortables, d'autres enfin entêtantes. Orioxy est de cet éclat. Se tenant obstinément hors de portée de toute classification depuis sa formation en 2008, le quatuor guidé par la chanteuse Yaël Miller joue à nouveau de son mystère dans un troisième album intime, à l'autorité naturelle singulière. Turbulent, parfois exalté, d'une intensité intimidante – sinon suffocante – Orioxy avance imperméable à son époque, aux modes ou aux usages communément admis dans les champs du jazz contemporain. Paraissant ignorer les mors et limites communément admis par d'autres, le quatuor énumère inlassablement ses obsessions, tissant une œuvre salubre jouée entre leur et venin. **David Brun-Lambert**



BARBOUZE DE CHEZ FIOR Polysomnographie Two Gentlemen

Aux premières notes, le ton est donné. Oubliées les cavales de *La Poule au pot moléculaire* publié il y a deux ans. Barbouze de chez Fior diffuse désormais une musique d'insomnie. Connu pour ses collaborations avec The Young Gods ou Pascal Auberson, le quatuor consacre désormais ses cordes à l'élaboration d'une BO pour auditeur assoupi. Ici, la nuit et ses chuchotis règnent. Ombres, crissements, solitude, contemplation et veillées épuisées hantent ce disque spectral à force de mélodies fragiles (« Kalbadevi »), radiales (« Milton ») ou capiteuses (« Murs blancs »). Et tout est comme si Philip Glass, Steve Reich et Clint Mansell attendaient, saturés de caféine, les promesses de l'aube sur un même oreiller. **DB-L**



JULIAN SARTORIUS Zatter Intakt Records

En vieux bernois, *zatter* signifie « désordre né de choses éparpillées ». Ce principe sous-tend le nouvel album de Julian Sartorius, percussionniste audacieux pour qui chaque objet possède en lui un son particulier. Loin de ses collaborations remarquées aux côtés de Sophie Hunger ou du Colin Vallon Trio, le batteur prolonge ici les recherches entreprises avec son journal sonore, *Beat Diary*. Enregistrée *live* sans recours à aucun effet additionnel, cette œuvre brute questionne en creux les limites expressives d'un instrument, proposant un périple aux confins de nouveaux modes percussifs. Une suite de pièces abstraites traversées de sonorités âpres, heurtées et que l'on goûte pour ses résonances hantées. **DB-L**



PETER KERNEL Thrill Addict On the Camper Records

Une idée, une voix, deux accords primitifs, un *beat* piéton et une énergie de général en campagne : la recette du grand frisson ! Ce troisième album du duo canado-helvétique Peter Kernel semble conçu pour rappeler que le rock est d'abord affaire de punch. Pas de pose. À l'écouter, une question s'impose : comment ce couple taillé pour les invasions barbares a-t-il jusqu'ici été épargné par la gloire ? Réparons ! Publiions leurs trombones (jolies, d'ailleurs) en posters et hissons-les fissa au rang d'icônes pour ados mal embouchés ! Bien entendu, si la pop ripolinée comble vos appétits, passez votre chemin. À l'inverse, si une virée infiniment sauvage vous botte, laissez Aris et Barbara prendre en main votre destin. **DB-L**

L'actualité éditoriale suisse / Arts

**MANIFESTE INCERTAIN, TOME 3**

Frédéric Pajak

Les Éditions noir sur blanc

Dans le troisième tome de son *Manifeste incertain*, prix Médicis de l'essai 2014, l'écrivain et dessinateur Frédéric Pajak confronte par l'image et le mot deux histoires et deux destins, ceux de Walter Benjamin et d'Ezra Pound. D'un côté l'écrivain allemand poursuivi par les nazis qui va se suicider à la frontière espagnole. De l'autre le poète américain fasciné par Mussolini qui finira enfermé dans une cage en plein air à Pise avant d'être interné dans son pays. Entre les deux, Frédéric Pajak zigzague, passe de l'un à l'autre, énumère les faits, les dates, reproduit avec une minutieuse précision une rue, un paysage, un portrait et, comme de coutume, lie le tout avec quelques éléments de sa propre biographie. Mireille Descombes

**JULIAN CHARRIÈRE**

Future Fossil Spaces

Mousse Publishing/Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne

Explorateur, savant fou, Don Quichotte infatigable, boulimique de savoir et de territoires, tels sont les qualificatifs utilisés pour définir Julian Charrière. Né en 1987 à Morges, le jeune artiste a étudié à l'ECAV (École cantonale d'art du Valais), puis à Berlin sous la direction du singulier Olafur Eliasson. Il est le lauréat du prix culturel Manor Vaud 2014 qui aboutit à une exposition et à un livre. Réalisées à partir de matériaux rapportés d'Islande, du Kazakhstan, du Chili ou d'Argentine, photographies, vidéos et installations y documentent une démarche interrogante, écrit Nicole Schweitzer, la conservatrice du MCBA, « le travail du temps, sa relation à l'espace et à la matière, ses possibles perceptions ». MD

**LAURENCE YADI ET NICOLAS CANTILLON**

Multi styles FuittFuitt Bülbübs

Drôle et drôlement joli, ce petit bouquin des danseurs Laurence Yadi et Nicolas Cantillon, fondateurs de la compagnie 7273, se veut journal intime autant que guide pratique. Sous le patronage amical de Bruce Lee, *Multi styles FuittFuitt* vous invite à la découverte d'un nouveau pas de danse ultra fluide, tout en vous emmenant à la rencontre de ses auteurs. On y apprend ainsi que le couple Yadi-Cantillon s'est formé en 1995 lors d'une tournée à Beyrouth, que le groove se dit *tarab* en arabe et, bien sûr, on y apprend ce qui est FuittFuitt et ce qui ne l'est pas – images à l'appui. Avec ce premier pas de côté, l'éditeur Nicolas Robel entame une nouvelle série consacrée à des guides pratiques détournés. Un beau début! MD

**MARIANNE MUELLER**

Stairs etc

Edition Patrick Frey

Des escaliers, des colonnes, des barrières et des balustrades, des toilettes, des baignoires, des portes, des lampes, des chaises, des bancs, des canapés et bien d'autres choses encore. Le tout immortalisé comme on prendrait des notes, de façon neutre, objective, sans souci d'esthétique ou d'éclairage approprié. Entre 1987 et 2014, Marianne Mueller a photographié par centaines des objets et des lieux qui ont trait à l'architecture et à l'habitat. Ces images, elle les a ressorties récemment de ses archives pour les installer par familles dans un gros livre jaune, élégant. Entre similitudes, ressemblances et différences, un poétique voyage en forme d'encyclopédie du quotidien. MD

**AUGUSTIN REBETEZ**

Anthill (Météorites)

RVB Books

Sur la couverture, une tête de mort inquiète esquissée par petites touches comme par autant de larmes. À l'intérieur, du noir et beaucoup de blanc, des champs de neige, de la rouille, quelques balayages de rouge, des meubles abandonnés, des personnages fantomatiques et bricolés, des tuyaux hors d'usage, des pans de murs décatés, des objets oubliés, un récit d'effroi ricanant. Ces photographies ont été prises dans une ancienne ferme du Jura où, laissant libre cours à son imagination, Augustin Rebetez a réalisé avec des amis divers décors, sculptures et mises en scène. Ces images composent un étrange livre d'épouvante sans fil et sans paroles où, comme souvent chez l'artiste, réalité et fiction se mêlent étroitement. MD

René Berger
L'art vidéo**RENÉ BERGER**

L'art vidéo

JRP|Ringier & Les presses du réel

Directeur du Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne entre 1962 et 1981, René Berger fut un expert en matière d'art vidéo. Cet ouvrage rassemble ses textes les plus importants sur le sujet. Dans un tapuscrit de 1974, René Berger s'y interroge aussi bien sur le nom que sur la valeur à donner « à l'activité toujours plus grande dont font preuve les artistes au moyen du magnétoscope ». Il souligne aussi l'importance du spectateur et de ses réactions. Le public passe-t-il distraitemment devant les œuvres ou les regarde-t-il de bout en bout? Il mentionne enfin les appareils qui, trop souvent, tombent en panne et compare les artistes aux troubadours qui doivent emporter leurs instruments avec eux. MD

**SHIRANA SHAHBAZI**

Monstera

JPP|Ringier

Née en 1974 à Téhéran, Shirana Shahbazi a passé son enfance en Allemagne. Elle vit aujourd'hui à Zurich. Un nomadisme géographique et culturel, une mixité de références que l'on retrouve dans son œuvre photographique où portraits, paysages et situations côtoient des compositions abstraites aux couleurs éclatantes. Pour réaliser ces dernières, l'artiste ne recourt pas à l'ordinateur. Elle assemble des formes géométriques, un peu comme les objets d'une nature morte, puis les photographie selon différentes perspectives. Voyage aux frontières entre les réalités, les perceptions et les dimensions, ce livre d'artiste accompagnait l'exposition de Shirana Shahbazi à la Kunsthalle de Berne fin 2014. MD

**ROBERTO D'ARIENZO / CHRIS YOUNÈS (ÉDS)**

Recycler l'urbain

MetisPresses

Placé sous le patronage amical et éclairé d'Hannah Arendt, et sous-titré « Pour une écologie des milieux habités », cet ouvrage collectif est issu d'un projet du laboratoire français Gerphau. Il réunit trente-deux articles qui abordent aussi bien la dimension écologique et philosophique du recyclage que la métamorphose du projet, soit la nécessité d'envisager tout à la fois le projet architectural, paysager ou urbain comme « moteur de production du reste » et comme « support de son recyclage ». Parmi les contributeurs, on relèvera les noms d'Edgar Morin, Zygmunt Bauman et Paola Viganò, mais aussi celui de Patrick Bouchain qui propose un éloge de la trace et nous engage à cultiver l'impensé. MD

**RUDY DECELIÈRE**

Espaces compris

La Baconnière

Trois auteurs, trois regards sur une recherche plastique qui part du son pour interroger les interférences entre le visible et l'audible. Carmen Perrin, qui fut la professeure de Rudy Decelière aux Beaux-Arts à Genève, évoque leur collaboration, présente quelques-uns de ses projets et s'attarde sur une installation sonore réalisée dans le parking d'une cité de logements sociaux à Affoltern, une partition où l'on entendait, entre autres, des hurlements de loups. Stéphane Cecconi souligne la place prise par l'élément naturel, par le paysage et l'organique dans le travail de l'artiste. Vincent Barras resitue sa démarche dans l'héritage de Morton Feldman, de son souci d'une signification qui succède à la perception du son, voire à sa disparition. MD

**PAULINE BOUDRY / RENATE LORENZ**

Aftershow

Sternberg Press

Ces deux plasticiennes revisitent les images et documents du passé à la recherche « des moments queer effacés ou illisibles ». Elles se passionnent aussi pour les corps pathologiques, les atmosphères étranges, le glamour de supermarché et tout ce qui bouscule les normes. Le catalogue *Aftershow* prolonge leur exposition d'œuvres récentes au Badischer Kunstverein, à Karlsruhe, en 2013. On y retrouve où l'installation *Toxic*, avec ses photos de surveillance et ses plantes vénéneuses. On y découvre le film *To Valerie Solanas and Marilyn Monroe in Recognition of their Desperation*: l'interprétation, par six musiciennes performeuses aux looks décalés, d'une composition de la musicienne d'avant-garde Pauline Oliveros. MD

**ASHLEY BICKERTON**

Susie

Edition Patrick Frey

Susie est le nom, la marque ou le logo, choisi par Ashley Bickerton pour présenter son travail durant les années 1980, avant son départ de New York pour Bali. Il était, à l'époque, souvent associé au mouvement néo-géo avec des artistes comme Peter Halley, Jeff Koons ou Meyer Vaisman. Faux radeaux aux allures de civières, photographies noir et blanc de boucles et de courroies en gros plan, grillages, gravats, les œuvres de cette époque témoignent d'une volonté de se tenir à distance du néo-expressionnisme alors dominant. Ce magnifique livre, édité par Fredi Fischli et Niels Olsen, réunit différents points de vue critiques sur la démarche de Bickerton ainsi qu'une longue interview de l'artiste. MD

**SILVIE DEFRAOUI**

Und überdies Projektion

(Archives du futur)

Edition Fink

Le Kunstmuseum de Soleure entretient avec Silvie Defraoui un rapport privilégié. Quatre de ses œuvres, dont l'importante installation *Bruits de surface*, figurent dans ses collections. L'an dernier, le musée lui consacrait une intéressante rétrospective confrontant des travaux tout récents et jamais encore présentés au public et des pièces plus anciennes. Des œuvres habitées par la mémoire, le temps, le langage, la nature et qui, comme toujours chez l'artiste, reposent sur la notion de projection au sens large. Ce catalogue présente et analyse la structure de l'exposition, un parcours où l'élégance conceptuelle et la beauté formelle riment merveilleusement avec la gravité. MD

**FRANÇOISE JAUNIN**

L'Archipel du dessin

MELISSA RÉRAT

L'Art vidéo au féminin

Presses polytechniques et universitaires romandes

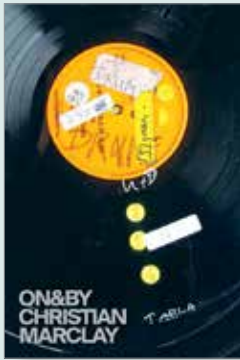
Ces deux livres jettent un regard thématique sur l'art contemporain helvétique. Dans *L'Archipel du dessin*, Françoise Jaunin a suivi le fil des traits et des lignes qui relient Markus Raetz, Silvia Bächli, Alain Huck, Marc Bauer, Didier Rittener et Karim Noureddin. Elle rappelle que, depuis les années 1990, le dessin s'est libéré du carcan de la feuille pour s'inscrire à même les murs et conquérir l'espace. Melissa Rérat s'intéresse, elle, à *L'Art vidéo au féminin* qu'elle interroge à travers les pratiques d'Emmanuelle Antille, d'Élodie Pong et de Pipilotti Rist. Trois artistes et deux générations, trois visions de la féminité, du corps et de ses représentations. MD

**GAVILLET & RUST**

Frac Champagne-Ardenne

Frac Champagne-Ardenne

Le Frac Champagne-Ardenne, comme les autres Frac, fête ses trente ans en 2013. Pour marquer l'événement, il a chargé le bureau genevois Gavillet & Rust de concevoir une exposition. Les designers ont travaillé sur la reproduction et la représentation des œuvres de la collection. Utilisant cinq couleurs différentes, ils ont produit une série d'affiches qui jouent sur les possibilités de juxtaposition, de superposition, de confrontation et d'opposition entre les images. Résultat: « Une présentation qui s'affranchit de toute présence des œuvres », où un paysage de Robert Adams se superpose aux gros points jaunes de Michel Majerus avant de s'estomper sous les graffitis abstraits de Raymond Hains. MD

**CHRISTIAN MARCLAY**

On&By

Whitechapel Gallery et MIT Press

Depuis les années 1970, Christian Marclay explore les territoires complexes et fascinants situés à l'intersection de l'image et du son. Dans quel contexte musical a-t-il grandi? Quelle place prend la photographie dans sa démarche? L'artiste américano-suisse s'en explique dans ce livre qui réunit à la fois des interviews de différentes époques et des textes de critiques venus d'horizons divers tels Jean-Pierre Crikqui ou Rosalind Krauss. Dans ces brefs essais, il est aussi bien question des cyanotypes de Marclay que de *The Clock*, cette fascinante installation vidéo composée de milliers de séquences cinématographiques et télévisuelles liées au temps et que l'on découvrirait en temps réel, dans une boucle de 24 heures. MD

**PHILIPPE FRAGNIÈRE**

Snowpark

Kodjo Press

Peindre la neige, traquer le visible dans le presque invisible est fascinant. La photographie l'est tout autant. Pour son travail de fin d'études à l'ECAL, Philippe Fragnière s'est intéressé aux snowparks de son adolescence, véritables architectures minimalistes et géométriques greffées, impeccables et absurdes, dans le décor immaculé des Alpes. Des panoramas proches du land art où souvent seuls quelques éléments métalliques émergent comme pour rappeler l'intervention humaine. Ce très beau travail a été présenté dans le cadre du festival Images 2014. Un livre permet de poursuivre le voyage. Raffinement éditorial: ses doubles pages imprimées se déplient, emmenant le regard vers un autre blanc, lui absolu, celui de la page vierge. MD



L'actualité éditoriale suisse / Littérature



MATTHIAS ZSCHOKKE
L'Homme qui avait deux yeux
Zoé

L'homme qui avait deux yeux a tout perdu d'un coup : la femme avec laquelle il vivait et la chatte de cette femme, la morphine avec laquelle il comptait mettre fin à leurs jours, son travail de chroniqueur judiciaire, bref, le sens de sa vie lui échappe. Il quitte l'appartement et la ville où ils ont vécu, et se retrouve dans une pension minable en compagnie d'ouvriers ukrainiens, dans une bourgade de province. L'homme qui avait deux yeux est également doté d'un nez et d'une bouche comme tout un chacun, ce qui fait que personne ne le reconnaît ou qu'on le prend pour un autre. Avec ce roman, Matthias Zschokke a réussi à saisir la solitude moderne, avec humour, dépouillement, précision, à travers le regard de cet « albinos

des sentiments ». Le récit oscille entre une histoire d'amour dessinée avec une grande pudeur, des souvenirs de la vie commune, des réflexions sur le monde comme il va, mal – prix de la vie, crise du logement – et des digressions stupéfiantes – sur le sexe, la psychanalyse, les enfants, les animaux, les relations humaines. Il y a du Bartleby chez cet homme qui « préférerait ne pas » et qui souffre quand il constate que « les mots et les choses s'éloignent de plus en plus les uns des autres ». Ceux qui ont apprécié *Maurice à la poule*, prix Femina étranger en 2009, seront sensibles aux subtilités et à l'humour noir de ce nouveau roman, fait de petits riens éclairés d'une lumière oblique qui en fait ressortir l'étrange étrangeté. **Isabelle Rüf**



JEAN-FRANÇOIS HAAS
Panthère noire dans un jardin
Seuil

La panthère du titre surgit d'un livre perdu, de l'enfance, mystérieuse et attirante comme un tableau du Douanier Rousseau. Elle inspire les plus belles pages de ce roman de colère, de deuil et de fraternité. Jean-François Haas traduit ses indignations dans des romans complexes et généreux, qui interrogent les formes que prend le mal dans le monde actuel : guerres, enfants maltraités, étrangers ostracisés. Ici, Paul va mourir, victime comme son père des effets de l'amiante. Qui protégera désormais son frère, Jacques « Dormévou », qu'un handicap de naissance rend si lent et vulnérable ? Au village, Maudruz commercialise des jeans sablés. Paul a vu un reportage qui montrait les ravages de cette technique

sur les ouvriers, en Turquie. Quand Maudruz est assassiné selon un rituel troublant, les soupçons du commissaire Favre, l'ami de toujours, se portent sur Paul qui n'a plus rien à perdre. Mais la piste policière est vite abandonnée. Il s'agit plutôt de montrer, au jour le jour, dans la riche campagne fribourgeoise, les dangers de l'exclusion, des préjugés, de l'enfermement identitaire, en dénonçant, à l'occasion de la fête nationale, « le milliardaire qui voudrait s'approprier la liberté de Guillaume Tell pour enfermer ce pays dans une sorte de forteresse hors du monde ». *Panthère noire dans un jardin* n'est pas pour autant un roman à thèse. La beauté y joue un rôle essentiel et apaisant, que ce soit grâce à l'art, à la nature, à l'amitié et à la fraternité. **IR**



ANTOINETTE RYCHNER
Le prix
Buchet-Chastel

S'il s'observe le nombril, c'est que là – espère-t-il – une promesse bourgeonnera, enflera, prendra forme, deviendra œuvre avant de se détacher. *Le prix* est une fable sur la création artistique, un conte aussi. An pour an, Moi voit son ventre s'alourdir d'un « Ropf », il s'agit alors de le peaufiner jusqu'à la perfection et de l'envoyer au concours. Après les affres de l'enfantement, viennent celles de l'attente, jusqu'à ce qu'arrive la lettre, celle qui annonce que le Prix est, une fois de plus, attribué à X, ou à un autre imposteur. Colère, dépression, humiliation, jalousie, trahison, etc. Jusqu'à ce qu'un jour, après une longue attente stérile et angoissée, un tiraillement annonce le surgissement d'un nouveau Ropf.

Moi a une femme, S, un Mouflet, puis un Remouflet. Il les aime, c'est sûr, pour autant qu'ils n'interfèrent pas avec le processus créateur, auquel cas il n'hésite pas à piétiner leurs sentiments. « Le Mouvementeur dit qu'est un artiste celui qui accepte l'idée qu'il pourrait n'être tenu pour un artiste que par lui-même », dit Enzo Cormann, cité en exergue. C'est la leçon de ce récit qui prend avec succès le risque du burlesque et de l'organique. L'égoïsme de l'artiste, les chemins tortueux de l'inspiration, les crises inhérentes, jusqu'à la folie : Antoinette Rychner, jusqu'ici connue surtout comme dramaturge, réussit à montrer avec brio et humour les tourments de la création et la difficulté à les vivre, pour l'artiste comme pour son entourage. **IR**



ALBERTO MORAVIA
Lettres d'amour à Léo Fiaux
Zoé/Musée Jenisch, Vevey

En 1933, le jeune Moravia (1907-1990) a une liaison passionnée avec Léo Fiaux (1909-1954). La relation ne dure que six mois mais l'écrivain n'oubliera pas la belle artiste suisse. Les trente lettres d'amour conservées à la Fondation Léo Fiaux au Musée Jenisch à Vevey témoignent de la volonté de la reconquérir. Il lui écrit jusqu'en 1947, alors qu'il est en couple avec Elsa Morante. Et en 1937 encore, il l'invite à le rejoindre à Capri. Leur relation n'a jamais été simple. Il y a toujours eu entre eux un décalage. Lui souffre du climat de surveillance du fascisme. Le succès de son roman, *Les Indifférents*, l'a mis en vue. Quitter le pays ? Il tente l'Angleterre, les États-Unis, la Chine, mais il lui faut la langue italienne, l'été, la chaleur. Dans ses lettres, l'amoureux

éconduit veut convaincre Léo de reconnaître en lui le seul homme qu'elle ait jamais aimé, comme le note René de Ceccatty dans sa préface. Indépendante, ouverte à toutes les expériences, l'artiste n'est pas du tout prête à une relation fusionnelle, rassurante pour l'écrivain. Cette liberté, cette légèreté l'agacent et le séduisent. Il les trouve frivoles, déplacées dans les heures graves que vit le monde occidental. Quels étaient ses sentiments à elle ? Ses lettres ont disparu. Ristent quelques photos et un portrait peint que l'on trouve dans ce recueil largement illustré, et, chez lui, le regret de ce qui aurait pu être. Un témoignage passionnant sur deux approches de la création artistique et de l'engagement. **IR**



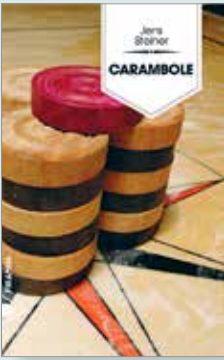
ANNA FELDER
Le ciel est beau ici aussi
Éditions Alphil

Dans les années 1960, les ouvriers italiens sont venus en masse travailler en Suisse. Comme l'a formulé Max Frisch : « Nous avions convoqué des forces de travail, ce sont des hommes qui sont arrivés. » Ces hommes et les familles, les indigènes les regardaient avec méfiance, et réciproquement. Longtemps, le consulat d'Italie a engagé des professeurs pour enseigner aux petits immigrés à lire et à écrire correctement leur langue, en complément à l'école publique. C'est l'une d'eux qui raconte l'étrangeté des mœurs suisses, les difficultés d'intégration et de communication, mais aussi l'amitié et l'amour. Un récit de jeunesse daté de 1972 mais toujours actuel : il suffit de changer le pays d'origine des arrivants. **IR**



GUY DE POURTALÈS
Journal de la guerre – 1914-1919
Zoé

Né à Berlin, élevé à Neuchâtel, francophile, l'aristocrate franco-suisse s'engage dès 1914. L'écrivain ne connaît pas les tranchées, il travaille d'abord comme interprète auprès des Britanniques, puis le ministère des Affaires étrangères le nomme chef de la propagande française en Suisse, un poste idéal pour lui. Les liens étroits de sa famille avec l'Allemagne rendent pourtant cette fonction intenable, à son grand dam, il revient donc comme interprète, auprès des Américains cette fois. Cet intellectuel qui cherche sa voie, à la croisée des camps ennemis, a tenu pendant toute la guerre un journal qui offre une vue particulièrement intéressante sur le conflit et sur une Suisse partagée entre Romands et Alémaniques. **IR**



JENS STEINER
Carambole
Piranha

Avec ce roman du jeune auteur alémanique Jens Steiner, les éditions Piranha inaugurent un catalogue de traductions de qualité. Joli coup que ce *Carambole*, largement primé en Suisse. En douze épisodes qui rebondissent les uns sur les autres, le temps d'une journée d'été, Steiner fait surgir les malaises qui grouillent sous les dehors assoupi du village. Au cœur des intrigues, la Troika, un trio de vieillards qui jouent au carrom, dit aussi carambole, tout en épiant la vie nocturne, pendant que trois jeunes luttent contre l'ennui avec les armes de leur âge. Que s'est-il passé, se demande-t-on. Rien, et pourtant... Minimaliste et élégant, un roman prometteur qui laisse place à l'imagination du lecteur. **IR**



IRINA BREZNA
L'Ingrate venue d'ailleurs
Éditions d'en bas

Irina Brezna est arrivée en Suisse avec sa mère en 1968, fuyant la Tchécoslovaquie. Adolescente révoltée, elle supportait mal de vivre « démocratiquement et sans humour », de dire merci et de s'excuser à tout bout de champ, bref, d'être assignée au devoir de reconnaissance pour ce « mariage forcé ». Aujourd'hui journaliste et auteure reconnue, elle fait revivre avec verve cette période difficile. Une deuxième voix renverse la perspective : adulte, Irina Brezna travaille comme interprète pour le service des étrangers. Son témoignage montre le décalage entre le vécu des migrants et les radeurs de l'administration. Un regard aigu, critique, sur le pays d'accueil qui lui a valu le Prix fédéral de littérature. **IR**



MARCEL MIRACLE
Nuit d'émeute sur la piste
art&fiction, coll. Re:Pacific

Un avion se crashe dans un désert de roches roses. Il ne repartira plus. Ils sont trois, indemnes mais perdus sans retour, qui survivent, chacun selon son mode d'approche. Stan observe, analyse et note. L'Anguille recrée l'univers quotidien en dessins énigmatiques. Malcolm installe dans les restes de l'appareil une ménagerie fabuleuse. Ces alter ego de l'auteur édifient un univers fantastique et minutieux. Récit et poèmes dialoguent avec des figures linéaires aux grands yeux, à la Victor Brauner : à la lisière où l'art rencontre la littérature, selon le projet de la collection, ce magicien de Marcel Miracle crée une fascinante série B, un récit d'aventures qui tient de la cosmogonie et du récit mythologique. **IR**



JULIEN BOUISSOUX
Une autre vie parfaite
L'Âge d'homme

Déjà auteur de cinq romans, Julien Bouissoux a trouvé, avec les nouvelles d'*Une autre vie parfaite*, une autre forme parfaite ! Chacun de ces neuf textes saisit un moment de l'existence où tout peut basculer. Ce sont de petits manuels de survie, modestes et cruels ; des revanches prises sur le passé, sur un quotidien morne, sur la lâcheté de l'âge adulte. « Combien de fois ça doit mourir l'enfance », se demande un velléitaire, figé devant son jeu électronique. L'envie de tout envoyer au diable, de changer la vie, est le moteur de plusieurs nouvelles. Un fils hérite d'un père détesté, maison et jardin : saura-t-il mettre de la joie dans ce lieu de brimades ? C'est le pari du « Tour du propriétaire » qui clôt le recueil. **IR**



JÉRÔME MEIZOZ
Saintes Colères
Éditions d'autre part

Professeur, essayiste, romancier, Jérôme Meizoz est aussi chroniqueur. *Saintes Colères* (qui répond aux *Saintes Écritures* de Jacques Chessex) rassemble des textes publiés dans des revues, des fragments autobiographiques, des inédits. Il dénonce des succès qui lui semblent des impostures et analyse *Le Miel*, roman de Slobodan Despot, *Pour en finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis et les écrits provocateurs de Richard Millet. En Suisse, c'est le leader du parti de droite populiste Christoph Blocher et sa mainmise sur la culture populaire qui excite sa sainte colère, toujours très argumentée. Mais il y a aussi chez le critique des élans d'admiration, ainsi pour Henri Roorda, cet original libertaire. **IR**



SYLVIANE CHATELAIN
La Boisselière
Bernard Campiche Éditeur

Une atmosphère d'étrangeté nimbe la Boisselière, maison de retraite en déclin, au milieu des forêts. Des êtres en fuite – hommes, femmes, enfants – y trouvent asile puis s'y installent, en entente avec les résidents. D'où viennent-ils ? À quoi veulent-ils échapper ? Guerre, invasion, épidémie ? On ne sait. Un jour, trois nouveaux arrivants rompent le fragile équilibre autarcique : menaçants, violents, cyniques, ils font éclater la communauté. Plus tard, dans la maison abandonnée, le narrateur tente de reconstituer le drame à partir de traces à demi effacées : journal intime, notes, lettres. Le mystère pourtant reste entier. Romancière au talent affirmé, Sylviane Chatelain maîtrise le trouble et l'incertitude. **IR**



JANVIER



© Annik Wetter

● **EXPOSITION** / 16.01 – 29.03
Pierre Vadi, *Plus d'une langue*
p. 4



© Thorsten Avenot

● **EXPOSITION** / 16.01 – 15.02
Nicolas Party, *Pastel et nu*
p. 8



DR

● **MUSIQUE** / 20.01 / 20 H
KiKu + Blixa Bargeld + Black Cracker
p. 18



© Thomas Jantscher

● **ARCHITECTURE** / 21.01 / 20 H
Charles Pictet
p. 12



© Anne-Laure Lechat

● **DANSE** / 28 – 29.01 / 20 H
Yasmine Hugonnet, *Le Récital des Postures*
p. 11

FÉVRIER



© Michel Legendre

● **ARCHITECTURE** / 04.02 / 20 H
Philippe Rahm
p. 13



© Rémy Zaugg

● **EXPOSITION** / 20.02 – 29.03
Rémy Zaugg, *Un mot un tableau*
p. 9



© Elie Grappe Hygiène Studio

● **THÉÂTRE** / 25 – 27.02 / 20 H
Cédric Leproust, *Nous Souviendrons Nous*
p. 23

MARS



© Valentin Jek

● **ARCHITECTURE** / 03.03 / 20 H
Andreas Fuhrmann et Gabrielle Hächler
p. 17



© IIPM/Photo: Thomas Müller

● **THÉÂTRE** / 05.03 / 20 H
Milo Rau/IIPM, *Breivik's Statement*
p. 24



© IIPM/Photo: Daniel Seifert

● **CINÉMA** / 12.03 / 18 H 30
Milo Rau/IIPM, *Hate Radio*
p. 24



DR

● **GRAPHISME** / 19.03 / 20 H
Bonbon
p. 10



© Tristan Plund

● **ÉVÈNEMENT** / 24 – 27.03 / 20 H /
Constellation Polar avec Steve Wynn, Perrine Valli,
Marthe Krummenacher, Geert Goiris / p. 14

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 19^e numéro
10 000 exemplaires

L'équipe du Phare

Codirecteurs de la publication:
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Chargé de production de la publication:
Simon Letellier

Graphistes: Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub
et d'Audrey Casalis

Photographe: Printmodel, Paris
Imprimeur: Deckers&Snoeck, Gand

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccsparis.com/lephare

© Le Phare, janvier 2015

ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro**Rédacteurs**

David Brun-Lambert, Cécile Dalla Torre,
Mireille Descombes, Marie-Pierre Genecand,
Fanny Légise, Pierre Lepori, Lynn Levy, Denis Pernet,
Jean-François Perrier, Arnaud Robert, Isabelle Rüf,
Eva Schmidt, Joël Vacheron, Christina Végh

Photographes et illustrateur

Nicolas Di Meo, Anne-Laure Lechat, Isabelle Meister,
André Morin, Thomas Müller, Christian Petit,
Tristan Pfund, Cédric Raccio, Luca Schenardi
(illustrateur), Annik Wetter

Traductrices

Anne-Marie Gosselin (*Devant e(s)t derrière*
et *inversement*), Sarah Cohen (*Du tableau au monde*)

Insert d'artiste: Patrick Graf

Né en 1981. Il vit et travaille à Zurich, où il participe
à des expositions collectives depuis 2006, notamment
à la Kunsthalle (2006) et au Cabaret Voltaire (2009).
Sa première exposition personnelle, *The Ypsilon Age*,
s'est tenue à la galerie Haas & Fischer à Zurich
en 2008. En 2010, il a exposé – avec Susan Philipsz –
à la Kunsthalle de St-Gall. Depuis 2014, il est représenté
par la galerie Katz Contemporary à Zurich. En 2009,
il a publié *Unser Leben* aux éditions Patrick Frey.

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche: 13h – 19h

Librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi: 10h – 18h
samedi et dimanche: 13h – 19h

La librairie du CCS propose une sélection
d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses,
art contemporain, photographie, graphisme,
architecture, littérature et jeunesse.

Informations

T +33 (0)1 42 71 44 50
ccs@ccsparis.com

Réservations

T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccsparis.com
du mardi au dimanche: 13h – 19h
Tarifs soirées: entre 7 € et 12 €
Expositions, conférences: entrée libre

Restez informés

Programme: le programme détaillé du CCS
de même que de nombreux podcasts
(interviews et enregistrements de soirées)
sont disponibles sur www.ccsparis.com

Newsletter: inscription sur www.ccsparis.com
ou newsletter@ccsparis.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS

Codirection: Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Administration: Dominique Martin
Communication: Aurélie Garzuel
Production: Celya Larré
Production Le Phare: Simon Letellier
Technique: Kevin Desert et Charles Rey
Librairie: Emmanuelle Brom,
Dominique Koch, Dominique Blanchon
et Lewin Lempert (stagiaire)
Accueil: Sophie Duc
et Lia Rochas-Paris

Prochains événements



Marc-Antoine Fehr, vue d'atelier, décembre 2014. DR

**Association des amis
du Centre culturel suisse de Paris****Prochain voyage**

du 5 au 7 juin 2015, visite de la 56^e Biennale de Venise
en compagnie des directeurs du CCS

Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications éditées par le CCS.
Envoi postal du Phare, journal du CCS.
Participation aux voyages des amis du CCS.

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien: 50 €
Cercle des bienfaiteurs: 150 €
Cercle des donateurs: 500 €

**Association des amis
du Centre culturel suisse**

c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois F – 75003 Paris
lesamisduccsp@bluewin.ch
www.ccsparis.com

Adhérez !

Du 17 avril au 12 juillet 2015**Expositions**

Marc-Antoine Fehr,
exposition personnelle

Dans la Pièce sur cour:

Seline Baumgartner,
exposition personnelle

Dominique Koch,
exposition personnelle

Musique

Carte blanche à la
Montreux Jazz Artists Foundation

Carte blanche à **Swiss Vibes**

Danse

Tabea Martin,
Duet for two dancers

Théâtre

Émilie Charriot,
King Kong Théorie

Architecture

Marcel Meili, Markus Peter
Pool

Graphisme

Julia Born

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

La Fondation Pro Helvetia soutient la culture suisse et favorise sa diffusion en Suisse et dans le monde.

Partenaires média

LE TEMPS

laRockupables

Le Journal des Arts

'AA'

étapes

Slash

The Drawer

Partenaires institutionnels

AVEC LE SOUTIEN
DE LA
VILLE DE GENÈVE

REPUBLIQUE
ET CANTON
DE GENÈVE

Le Canton
du Valais
soutient
la culture

Le Canton
de Vaud
soutient
la culture

Le Canton
de Fribourg
soutient
la culture

Partenaire des vernissages et des soirées

SWISS WIN

Sammlung

OSKAR REINHART
'AM RÖMERHOLZ'

Collection

OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE

VICTOR CHOCQUET

ami et collectionneur des impressionnistes

RENOIR, CEZANNE, MONET, MANET

DU 21 FEVRIER AU 7 JUIN 2015

COLLECTION OSKAR REINHART «AM RÖMERHOLZ»,
WINTERTHOUR



Pierre-Auguste Renoir, *Portrait de Victor Chocquet*, 1876
Huile sur toile, 46×36 cm
Collection Oskar Reinhart «Am Römerholz», Winterthour



Paul Cézanne, *Portrait de Victor Chocquet*, 1876-1877
Huile sur toile, 46×36 cm
Collection particulière

Collection Oskar Reinhart «Am Römerholz» · Haldenstrasse 95 · CH-8400 Winterthour
Tél. +41 (0)58 466 77 41 · sor@bak.admin.ch · www.roemerholz.ch